

J'ai pu me tromper sur des circonstances, ou des faits, ou sur des personnes, mais je n'ai rien à regretter de l'intention qui m'a fait agir. (Robert Brasillach à son procès)



Dossier : Pierre-Antoine COUSTEAU II

Association des Amis de Robert Brasillach

Case postale 3763, CH-1211 Genève 3

brasillach@europae.ch

www.robert-brasillach.fr

[blog: arb6245.over-blog.net](http://blog:arb6245.over-blog.net)

Conseil de direction :

Philippe Junod, président, Genève

Daniel Todeschini, trésorier, Genève

Monique Delcroix, trésorière, France

Peter Tame, vice-président, Belfast

Conseillers : Anne-Marie Bouyer, Cécile Dugas,

Anne Brassié, Bruno Bardèche,

Philippe d'Hugues, Manuel Heu

Cotisations : CHF 50. — / 50 €

À doubler pour un exemplaire numéroté des *Cahiers* sur papier Vergé (préciser CN).

Suisse : Versement à l'ordre des ARB, CCP 12-94222-9 Genève

IBAN CH83 0900 0000 1209 4222 9

BIC POFICHBEXXX.

France : Par chèque à l'ordre de Monique DELCROIX,

BP 19 60240 Chaumont-en-Vexin France **ou**

Compte 00010157003;

IBAN FR76 3006 6109 0100 0101 5700381

BIC CMCIFRPP

Belgique : 50 € ING, versement à l'ordre des ARB,

Compte 310-1663442-75;

IBAN BE05 3101 6634 4275.

Autres pays : CHF 50. — Versement à l'ordre des ARB,

CCP 12-94222-9 Genève

IBAN CH83 0900 0000 1209 4222 9

BIC POFICHBEXXX.

SOMMAIRE

Page 3	: ERREURS de <i>Wikipédia</i>
Page 4	: Pierre-Antoine COUSTEAU, Un journaliste engagé (1932-1944), Benoît LOEUILLET
Pages 5 -6	: <i>Le Retour du Huron</i> par Pierre-Antoine COUSTEAU
Page 6	: VIDEO : P.-A. Cousteau : Grand reporter et soldat politique
Page 7	: LIVRE : <i>PROUST digest</i>
Page 8	: Pierre-Antoine Cousteau : 18 mars 1906 – 17 décembre 1958
Pages 9-11	: DOCUMENT : L'Épuration, une optique communiste
Page 12	: <i>Après le déluge</i> par Pierre-Antoine Cousteau
Page 12	: <i>Mines de rien</i> ou Les grandes mystifications du demi-siècle
Page 12	: <i>En ce temps-là...</i>
Pages 13-15	: Archives : <i>Je suis Partout</i>
Pages 16-18	: Brasillach évoque Blond, Cousteau, Laubreaux, Rebatet et Maulnier
Page 19	: Brasillach : le fascisme, la Wehrmacht, Rebatet, Cousteau, Staline, Vichy, etc.
Pages 20-28	: Photos
Pages 29-30	: Deux nouvelles éditions des souvenirs de Robert Brasillach, chez <i>Pardès</i>
Pages 31-35	: Quand Guillemin lisait Brasillach
Pages 36-38	: PRESSE
Page 39	: <i>Le Procès de Jeanne d'Arc</i> , par Robert Brasillach
Page 40	: INDEX

Chers ARB :

Le dernier Bulletin consacré au regretté Pierre-Antoine Cousteau nous a valu nombre de messages de félicitations, mais également plusieurs adhésions. La matière, impossible à concentrer dans un seul numéro, nous amène à publier un deuxième volet PAC que vous lirez dans cette livraison. L'occasion de publier ou de republier certaines photos, dans un plus grand format, avec une meilleure définition, et surtout accompagnées de légendes qui manquaient dans la précédent Bulletin.

Les ARB résistent plutôt bien au Corona virus, mais malheureusement l'érosion du nombre de nos membres se poursuit en raison de l'âge de beaucoup d'entre eux. A signaler, en revanche, une progression tout aussi régulière des adhésions, nos nouveaux membres étant majoritairement des jeunes, ce qui démontre l'intérêt marqué qu'exerce le Poète de Fresnes auprès des dernières générations. Près d'un tiers de notre lectorat a adhéré sur les seules cinq dernières années. Encourageant, en ce que cela prouve qu'il existe un vivier dans lequel nous devrions pouvoir puiser pour retrouver un nombre d'adhérents qui nous ramène à un niveau qui ne mette plus nos finances en danger dans la perspective de nos activités, en particulier la parution de nos Bulletins et Cahiers. Alors merci à vous tous de participer à notre campagne d'adhésion, il en va de la pérennité de l'association. Rappelez-vous, au lendemain du décès du président fondateur, Pierre Favre, notre trésorier de l'époque ne donnait pas trois ans aux ARB avant que l'association ne disparaisse. Après bientôt trente ans de mandat de président, je me félicite de souligner que nous sommes toujours là et que nous nous portons plutôt bien.

Ph. Junod, Président.

Je remercie Me JUNOD, Madame DELCROIX et toute l'équipe du Bulletin 148 des ARB consacré à mon père, Pierre-Antoine COUSTEAU. Mes seules remarques (désobligeantes !) vont à Wikipédia - dont on ne se méfiera jamais assez en tant qu'outil de référence. Preuves :



— « Condamné à la Libération, sauvé par son frère Jacques-Yves Cousteau, qui intercédait auprès du général De Gaulle ».

Mon oncle était officier de Marine, basé à Toulon, donc loin du chaudron parisien. La quasi totalité des démarches de demande de grâce fut le travail de ma mère, ses amis et relations parisiens — d'autant que mon oncle était dans le collimateur de De Gaulle, ayant témoigné à décharge en uniforme et décorations malgré l'interdiction de ses supérieurs. Jacques-Yves n'a, à l'époque, eu aucun rapport direct ou indirect avec De Gaulle.

— « (Gaxotte) témoignera à charge lors des procès de l'Épuration ».

Gaxotte a en effet écrit une lettre « à charge » contre ses ex-disciples et « collaborateurs » de *Je Suis Partout*, non nominale, s'éclipsant courageusement au moment du procès, prétextant une maladie rénale l'empêchant de se déplacer (Gaxotte est mort en novembre 1982, mais pas d'une maladie rénale).

— « Il s'engage dans la Milice d'abord, puis dans le corps militarisé de cette dernière, la Franc - garde. »

Faux et faux. Il n'a jamais appartenu à la Milice - ni d'ailleurs à aucun parti politique.

— « Il participa notamment à une expédition contre des résistants (...) il prétendit à son procès qu'il avait suivi ses compagnons de la Milice (sic) pour un reportage couvrant l'arrestation de trois résistants ».

Faux. Il fit un reportage pour *JSP* d'une journée en Bretagne et suivit la nuit dans leurs pérégrinations deux miliciens ... ils furent tous trois arrêtés par une patrouille allemande les prenant pour des résistants (!), mis en joue contre un mur pendant près d'une heure et il s'en fut de peu qu'ils fussent abattus ! (mon père a raconté l'histoire dans un article). Quant aux deux (et non trois) personnages qui étaient arrêtés par les miliciens que mon père (non armé) suivait, il s'agissait de garçons-bouchers, relâchés le lendemain car uniquement coupables de n'avoir pas respecté le couvre-feu et aucunement résistants (curieusement, personne ne s'étonna lors du procès que ces « résistants » n'aient point été appelés à témoigner à charge...).

— « Il considérait que l'Allemagne nazie représentait à l'époque malgré tous ses crimes la dernière chance de l'homme blanc. »

L'exactitude eût voulu que « malgré tous ses crimes, la dernière chance de l'homme blanc » fut encadré de guillemets car la phrase est de mon père, rapportée par Rebatet, dans *Rivarol*, in « Testament et tombeau de Pierre-Antoine Cousteau ».

— Gide et Camus sont ensuite cités comme étant intervenus (« après intervention ») pour obtention de sa grâce et celle de Rebatet.

Faux. Gide ne fut même pas contacté, ma mère s'y opposa, car il avait refusé de signer la demande en faveur de Brasillach. Quant à Camus...

— Enfin, simple détail — mais ça fait beaucoup en une seule page — « lorsqu'il est traqué dans toute l'Europe après la Libération ».

Pas tout à fait vrai : il n'était traqué ni en Espagne ni au Portugal (et en Angleterre il n'eut même pas été emprisonné).

— L'encart "autres informations" mentionne "Parti populaire français"

Précisons. Bien qu'ami de Doriot, mon père n'a jamais été membre du PPF (ni d'aucun parti).

Jean-Pierre COUSTEAU

Pierre-Antoine COUSTEAU, Un journaliste engagé (1932-1944), Benoît LOEUILLET

Benoît LOEUILLET

Pierre-Antoine COUSTEAU

Un journaliste engagé
(1932-1944)

Préface du Professeur Jean-Pierre COUSTEAU

Diffusion & Editions HENRY COSTON

PIERRE-ANTOINE COUSTEAU

Avant de devenir un livre, cet ouvrage fut une thèse que Benoît Loeuillet écrivit sous la conduite de M. le Professeur Ralph Schor, de la Faculté des lettres de Nice. Avec l'appui de M. le Professeur Jean-Pierre Cousteau, fils de Pierre-Antoine Cousteau, ce livre a pu être édité et il est diffusé par la maison d'édition qui porte le nom de Henry Coston, un ami intime de Pierre-Antoine Cousteau, avec lequel il fit paraître une revue dans les dernières années de sa vie (1957-1958). Vous trouverez dans ces pages une biographie très complète de PAC – comme l'appelaient ses amis – qui fut l'un des grands journalistes de notre temps.

Né à Saint-André-de-Cubzac le 18 mars 1906, PAC est mort à Paris le 17 décembre 1958. Il était le frère du Commandant J.-Y. Cousteau.

C'est en 1930 – « par hasard », disait-il – qu'il entra au *Journal*. Ce fut pour lui la révélation d'une véritable vocation. Il fut, tour à tour ou simultanément, secrétaire de rédaction, grand reporter, chroniqueur, rédacteur politique.

Il avait collaboré dans sa jeunesse à *Monde*. En 1933, il devint l'un des collaborateurs de *Je Suis Partout*, que la maison Arthème Fayard venait de fonder et que Pierre Gaxotte dirigeait. Il collaborait aussi à *Candide*. Prisonnier de guerre en 1940, libéré un an et demi après, il reprit sa place à *Je Suis Partout* et en devint le rédacteur en chef (1942), puis le directeur politique (1943) après le départ de Robert Brasillach. A la même époque, il entra à *Paris-Soir* comme rédacteur en chef.

Arrêté en 1945, condamné à mort l'année suivante et gracié à Pâques 1947, il passa huit années à la centrale de Clairvaux et à celle d'Eysse. Libéré en 1953 par une mesure de grâce, il reprit sa place dans la presse de l'opposition nationale et collabora à *Rivarol* et, sous divers pseudonymes, à *Dimanche Matin*, à *C'est-à-dire*, au *Charivari* et à quelques revues politiques et professionnelles ; il rédigea, pendant près de deux ans (1957-1958), l'éditorial de *Lectures Françaises* qu'il avait contribué à lancer. Il écrivit plusieurs ouvrages : *L'Amérique juive*, tableau de la vie américaine, paru pendant la guerre, *Mines de rien*, où il conta quelques-unes des grandes mystifications auxquelles il fut jadis mêlé ; *Hugothérapie*, charge féroce contre le poète dont il stigmatisait les palinodies politiques ; *Après le déluge*, « peinture cruelle de la pandémocratie », disait J. Ploncard d'Assac ; *Les lois de l'hospitalité*, où sont relatées avec une souriante ironie ses pérégrinations dans divers camps de « personnes déplacées » ou de prisonniers ; et le dernier en date, paru après sa mort et publié par ses amis Henry et Gilberte Coston, *En ce temps-là*, qui contient, outre des souvenirs, son « journal de condamné à mort ». On lui connaissait des adversaires : on ne lui connaissait pas d'ennemis. Même ceux qui ne partageaient pas ses idées, même ceux qui combattaient sa politique lui témoignaient leur estime.

Témoin cette phrase du *Monde* paru au lendemain de sa mort (19 décembre 1958) : « Fidèle à ses idées, à ses amitiés, à son passé. Il avait conservé tout son talent de polémiste. »



PAC au premier rang, au centre, entouré des rédacteurs de *Je Suis Partout*

t

L'HABITUDE s'est perdue en France d'écrire des contes persans ou des romans peaux-rouges, et d'imaginer les stupeurs successives du bon sauvage – un sauvage toujours bon, par définition - qui découvre les incongruités des visages pâles.

Et pourtant, s'il revenait promener son ingénuité sur ces bords-ci de l'Atlantique, le Huron de Voltaire n'aurait pas fini de s'émerveiller. Car, en somme, au XVII^e siècle, le bon sauvage n'avait guère à s'y reconnaître qu'au milieu d'imbroglios relativement limpides - comme par exemple la querelle des Jésuites et des Jansénistes. Aujourd'hui, les casse-têtes européens ont tout de même une autre allure. Surtout depuis que les nations dites unies ont décidé d'imposer partout la justice et le droit.

Je vois très bien notre Huron tombant quelque part, - il n'y a que l'embaras du choix – en pleine bataille. Il sera peiné, cet excellent Huron, de voir tant de braves jeunes gens s'arracher les entrailles et se scalper les uns les autres à grands coups de spitfire et autres panzerfaust. Et il demandera tout ingénieusement [sic] :

« Pourquoi se bat-on ? »

- Pour Dantzig.

- Qu'est-ce que c'est que ça, Dantzig ?

- C'est une ville allemande.

- Et alors ?

- Alors on ne voulait pas que cette ville allemande fût allemande.

- Et qui donc, demandera encore l'Ingénu, qui donc s'opposait à ce que cette ville allemande fût allemande ?

- Les champions du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes.

Le Huron aura certes l'impression qu'on se paie un peu sa tête mais comme il est extrêmement bien élevé, il se gardera bien de montrer sa stupeur. Et, sa curiosité aidant, il posera d'autres questions. Il demandera quelles sont les nations unies qui luttent pour la justice et la Pologne. Il apprendra ainsi l'existence de la Russie soviétique qui est l'alliée de la Pologne et qui fait la guerre pour que l'on conserve gracieusement Dantzig, qui est allemande, à la Pologne. Il apprendra aussi que ladite Russie soviétique, a commencé par s'octroyer une bonne moitié de cette Pologne qu'elle prétend défendre.

- C'est donc, dira ingénieusement l'Ingénu, que la Russie soviétique est une nation de proie.

- Taisez-vous, malheureux, lui criera-t-on de tous côtés. N'insultez pas la patrie du génial petit père Staline. La Russie est une puissance démocratique, indéfectiblement attachée aux immortels principes et qui n'a rien de commun avec les nations de proie. Il n'y a pas de nations de proie parmi les nations unies.

- Pourtant, objectera notre Huron, si j'en crois les gazettes, l'Angleterre est en train d'imposer au peuple grec à coups de mitrailleuses un gouvernement dont il ne veut pas.

- Erreur, cher bon sauvage. Erreur d'optique ou ragots de la propagande hitléro-nippone.

C'est pour la démocratie, pour la vraie de vraie, que travaillent les canons de M. Churchill, et, d'ailleurs, c'est lui-même qui le dit. Or M. Churchill ne se trompe jamais.

- Bon, mais dans ce cas, quelles sont donc les nations de proie ? Celles sans doute qui possèdent d'immenses empires coloniaux ?

- Vous n'y êtes pas. Les nations de proie sont ainsi nommées parce qu'elles n'ont pas de proies, parce qu'elles ne possèdent rien. Les nations de proie ne sont pas jugées sur leurs rapines mais seulement sur leurs intentions. On les soupçonne de vouloir faire comme les nations honnêtes, qui, elles, ne sont pas de proie.

- Mais enfin, me direz-vous quelles sont ces nations maudites ?

- Il y en avait trois, répondra-t-on. Mais il n'en reste plus que deux et demie. La troisième a été coupée en deux. Sa partie nord est toujours une nation de proie tandis que sa partie Sud est une grande et bonne démocratie.

Le bon sauvage notera, en passant, que les militaires de cette demi-nation ont eux-mêmes subi une véritable métamorphose. Vêtus d'une chemise noire ils fuyaient comme des lapins, à la moindre détonation. Mais galvanisés par les immortels principes, et par la lecture des œuvres complètes de M. Bonomi, ils sont devenus de farouches et invincibles guerriers.

Le Huron aura une fois de plus le bon goût de ne pas insister. Il lui demandera plutôt qu'on lui parle de cette Allemagne qui s'est si vilainement chargée de tous les péchés du monde. Il apprendra avec horreur que ce pays maudit est gouverné par un dictateur.

- Qu'est-ce qu'un dictateur ?

- C'est un homme qui gouverne contre le gré de ses compatriotes.
- Mais vous venez de me dire que Hitler a été porté au pouvoir grâce à un vote massif du peuple allemand en sa faveur.
- Ça ne fait rien, bon sauvage, Hitler est tout de même un méchant dictateur.
- Et Staline ?
- Staline, lui, est un chef légitime.
- Il a donc eu aux élections une majorité encore plus écrasante que celle de Hitler ?
- Non, il n'a pas été élu. Il s'est emparé du pouvoir par la ruse.
- Pourquoi alors les nations unies ne se mobilisent-elles pas pour imposer à la Russie les élections démocratiques ? Pourquoi le monde ne se ligue-t-il pas contre Staline ?
- Parce que M. Staline est l'ami des Juifs. Et que ça suffit pour mériter la considération distinguée des nations unies. De même qu'il suffit d'être l'ennemi des Juifs pour que l'on déclenche contre vous une coalition du tonnerre de Dieu.

Notre Huron aura, bien sûr, quelque mal à comprendre tout cela. Il se fera répéter ces explications. Il demandera que l'on précise pour lui le sens du mot « raciste ». Et lorsqu'il saura qu'un raciste - c'est-à-dire ce qu'il y a de plus abominable au monde - est un individu qui distingue entre les différentes races d'hommes, qui établit entre elles une hiérarchie, il poussera un rugissement d'allégresse.

- Mais alors, hurlera-t-il, si vous faites la guerre aux racistes, vous faites la guerre aux Américains ! Ah ! les salauds ! Ah ! les vaches ! Je les connais bien, allez, et pour cause ! Ils ont bousillé tous ceux de ma race, sous prétexte qu'ils avaient la peau rouge. Quant aux nègres, il faut voir comment ils les traitent. À bas les Américains ! Mort aux racistes américains...

Mais notre malheureux Huron ne pourra en dire plus long. Il sera saisi incontinent par quelques argousins bien musclés, jeté à terre, foulé aux pieds, roué de coups et précipité dans un cul de basse fosse.

Car dans les pays libérés, on ne badine décidément plus avec la liberté.

Le Petit Parisien, janvier 1944, p.2

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/cb34419111x/date.item>

VIDEO : P.-A. Cousteau : Grand reporter et soldat politique



Conférence du 2 octobre 2020 à Paris.

Le professeur Cousteau est l'auteur d'un livre consacré à son père, intitulé *Pierre- Antoine, l'Autre Cousteau*.

Cercle Édouard Drumont

Rédaction Jeune Nation, 27 octobre 2020 (Jeune Nation TV)

<https://jeune-nation.com/jntv/vid/p-a-cousteau-grand-reporter-et-soldat-politique?>

https://www.youtube.com/watch?v=tUkL3u_5HF0&feature=emb_title



LIVRE : PROUST *digest*

Frère du commandant Jacques-Yves Cousteau, Pierre-Antoine Cousteau (1906-1958) est un journaliste et écrivain dont Jean Galtier-Boissière dit qu'il fut le plus brillant de sa génération.

Sa découverte de Marcel Proust grâce à Lucien Rebatet est un choc « existentiel » et c'est avec passion qu'il collecte les pépites de *À la recherche du temps perdu*, qui constituent un fabuleux recueil d'aphorismes classés par thèmes.

Le voici donc, édité pour la première fois à l'occasion du centième anniversaire de la parution du chef d'œuvre de Proust dont il constitue une introduction idéale et un admirable florilège.

Dans la presse

Bulletin célinien, n° 357, novembre 2013

Proust et les maudits

On connaît les appréciations littéraires pour le moins ambivalentes de Céline envers Proust. Avant-guerre, il n'a que sarcasmes pour celui qu'il nomme « *Prout-Prout* » et son style « *talmudique* ». Durant l'Occupation, il se révèle irrité, voire envieux, du regain d'intérêt que l'auteur de la *Recherche* suscite auprès des critiques littéraires, dont Ramon Fernandez, militant d'oriotiste, qui lui consacre tout un essai critique. Non attentiste, Céline va jusqu'à s'exclamer que, s'il vivait encore, Proust se fût certainement réjoui de la chute de Stalingrad (!). Dans ses dernières années, Céline revient à un jugement plus serein et n'hésite pas à saluer « *son génie littéraire* ». À Jean Guenot, il dira que « *Proust est un grand écrivain, le dernier, le grand écrivain de notre génération* ». Ce qui ne l'empêchera pas de faire observer à d'autres la lourdeur de son architecture romanesque et de son style. À l'égard de Proust, Pierre-Antoine Cousteau a, au départ, le même type de préventions. En prison, Lucien Rebatet le convainc de partir à la découverte de *La Recherche*. Le 1er juin 1949, PAC confie à sa femme qu'il a commencé sa lecture avec un solide préjugé défavorable : « *Les quinze premières pages m'ont fait l'effet d'une insupportable mystification, d'une sorte de provocation et je ne serais pas allé au-delà si j'avais eu autre chose à lire. Et puis peu à peu, l'accoutumance se faisant à cette cadence exceptionnelle, j'ai dû me confesser qu'il y avait là une réussite littéraire peu banale, digne en tout cas de n'être pas traitée par le seul mépris.* » La semaine suivante, le voilà pris au piège : « *J'ai lu d'une seule haleine le deuxième tome de Du côté de chez Swann dans un véritable envoiement.* » Peu de temps après, il entreprend de puiser des aphorismes dans la *Recherche* afin de composer une sorte d'anthologie proustienne. Ce sera son *Proust digest* que préfacera Rebatet. Mieux : celui-ci le proposera aux éditions Gallimard à sa sortie de prison – un an avant celle de Cousteau. Si Paulhan est enthousiaste, l'avis défavorable de Camus sera déterminant. Soixante ans plus tard, en 2012, le refus sera réitéré. En cette année du centenaire de la parution du premier volume de *La Recherche*, c'est une valeureuse petite maison qui prend l'initiative de publier ce *Proust digest*. Lequel attendait son éditeur depuis plus d'un demi-siècle. Ce qui fait aussi le prix de cette plaquette, c'est naturellement la préface de Rebatet. Il évoque avec une salubre lucidité leur réputation à Cousteau et à lui-même, marquée par leur attitude respective au procès de Je suis partout (1946) : « *Voilà quinze ans que nos noms sont constamment associés par nos ennemis. (...) Nos noms, toujours joints, servent surtout à opposer en antithèses nos personnages, lui le beau, moi l'affreux, lui l'impavide, moi le foireux, lui l'élégant, moi le crasseux.* » Autre différence : pour l'auteur des Deux étendards, la fervente proustienne était déjà ancienne : « *À dix-neuf ans, ébloui, fanatique, j'avais englouti Swann. Les Jeunes Filles, Guermantes, Sodome et c'avait été sans doute le plus grand événement littéraire de ma jeunesse.* » Pour Cousteau, ce sera l'événement littéraire de l'âge mûr. Au point qu'il dira ne pas regretter les années perdues en prison : « *J'y ai appris à aimer Proust. Ça vaut beaucoup de sacrifices.* »

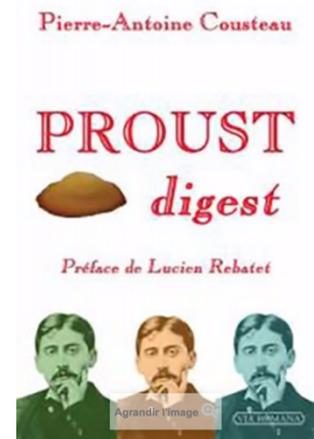
Marc Laudelout.

Le Point, n° 2150, 28 novembre 2013

C'est entre « *un réfectoire matinal où deux cents forçats, dont la moitié récidivistes, musette au cul, sabots aux pieds, avalent le jus* » et la cellule 57 du quartier de la mort de la prison de Fresnes (où il est condamné pour « *ultra-collaboration* »), que Pierre-Antoine Cousteau, le frère du commandant au (premier) bonnet rouge, se mit à « proustifier ». Lucien Rebatet, son compagnon de baigne, l'avait, quasiment de force, converti au monstre. Dans une préface délicieuse, il raconte comment. Ensuite, il y a l'essence de ce « *Proust digest* », un recueil de maximes prodigieuses « *qui n'aurait à craindre même de La Rochefoucauld* », et que Cousteau, devenu prosélyte, exhuma du monument proustien. Entre ses bordereaux de cantine, les additions de confitures et les salaires des détenus « *à deux dixièmes* », Cousteau a repris, plume à la main, les 15 volumes de l'œuvre, et en a classé les pépites par thèmes (l'amour, l'homme, les hommes, le bien, le mal...). Proust est si bon qu'il doit se lire avec des haltes volontaires, pour ne pas fatiguer l'enchantement, comme l'amour quand on le fait bien. Ce livre est celui de ces haltes solaires, il est minuscule et il est immense.

Marine de Tilly.

<https://via-romana.fr/litterature/145-proust-digest-pierre-antoine-cousteau-9791090029552.html>





Pierre-Antoine Cousteau est né le 18 mars 1906 à Saint-André-de-Cubzac.

Il passe une partie de sa jeunesse aux États-Unis d'Amérique, son père, avocat international, travaille avec un riche américain.

Il y retournera uniquement après son service militaire, y écrivant un pamphlet, publié bien plus tard en 1942 : « *L'Amérique juive* ». Il débute au quotidien « *Journal* » en 1930, dont il devient secrétaire de rédaction, puis chef de la politique étrangère.

Il écrit aussi pour « *Je Suis Partout* » à partir de 1932, et s'y fait remarquer par son ironie polémique. Entre 1934 et 1936, il se détache du milieu de la gauche pacifiste, par refus du bellicisme antifasciste. Il se rendra en Espagne près de la ligne de front, en 1938, pour soutenir la cause nationale. Il assiste au congrès de Nuremberg de septembre 1937, en compagnie de Robert Brasillach.

Mobilisé en 1939, il est fait prisonnier en juin 1940, près de Toul. Malgré l'intervention de ses amis, PAC, comme on le surnomme, n'est libéré qu'en septembre 1941. Son frère, qui a rejoint De Gaulle, l'appelle à lui, sans succès. Il reprend sa place à « *Je Suis Partout* », et devient aussi rédacteur en chef adjoint de *Paris Soir*.

Après le départ de Robert Brasillach, PAC devient le directeur politique de *Je Suis Partout* le 1er octobre 1943. Refusant de se « dégonfler », il se lance dans une « collaboration totale »

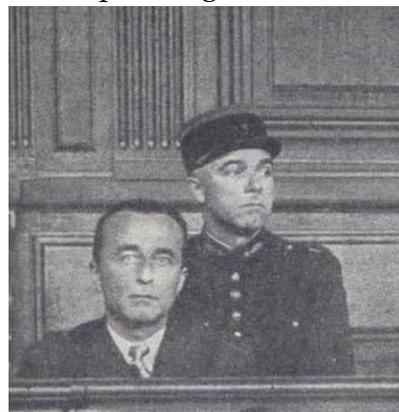
Réfugié en Allemagne en août 1944, il se met à la disposition du PPF. Avec Hérold-Paquis et Loustau-Chartez, il rejoint Roger Algarron, directeur des émissions en langue française de Radio-Patrie. PAC est arrêté en Autriche après la guerre.

Jugé et condamné à mort le 23 novembre 1946 par la Cour de justice de Paris, malgré le témoignage de son frère, venu témoigner à décharge, et portant médaille de la Résistance.

Après cinq mois de chaînes, sa peine est commuée le 10 avril 1947 à la détention perpétuelle. Il est interné à la centrale de Clairvaux.

Libéré le 16 juillet 1953, il échappe à la misère en travaillant pour « *L'Écho de la Presse et de la Publicité* », de Noël Jacquemart.

Il collabore aussi à « *Lectures françaises* » et « *Rivarol* ».



Pierre-Antoine Cousteau meurt à Paris le 17 décembre 1958.

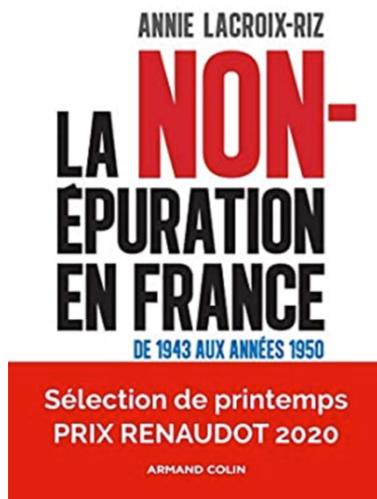
Il confie à son ami Lucien Rebatet son testament. *Rivarol* publie le « testament » quelques jours après sa mort :

« Je tiens à ce qu'en aucune manière on ne laisse supposer que j'ai pu affronter la mort dans d'autres dispositions philosophiques que celles qui ont toujours été les miennes, c'est à dire un agnosticisme total. Je tiens essentiellement à n'être présenté ni comme une victime des événements, ni comme un innocent. Si j'ai adopté en 1941 une attitude de collaboration, ce ne fut pas pour limiter les dégâts, sauver les meubles ou par quelque calcul relevant du double jeu. C'est parce que je souhaitais la victoire de l'Allemagne, non parce qu'elle était l'Allemagne, mais parce qu'elle représentait à l'époque, « avec tous ses crimes », la dernière chance de l'homme blanc, alors que les démocraties, « avec tous leurs crimes », représentaient la fin de l'homme blanc ».

Ses souvenirs, « *En ce temps-là* », ont été publiés à La Librairie Française en 1959.

Jeff Davis
Rédaction Jeune Nation, 18 mars 2018

<https://jeune-nation.com/kultur/histoire/pierre-antoine-cousteau-18-mars-1906-7-decembre-1958>



Peut-on vraiment parler d'épuration, celle promise sur les ondes de Londres et d'Alger contre les collaborationnistes et « assassins de patriotes », à (heure où les archives de la Police et de la Justice, enfin ouvertes, apportent la preuve que celle-ci n'a jamais eu lieu ?

Alors que s'est imposée l'image dominante d'une « épuration sauvage » persécutant « femmes tondues » et notables, de Gaulle et ses soutiens politiques ont plutôt opté pour une « non-épuration » : favorable au *statu quo* général des élites inauguré par le CFLN à Alger, cette option bénéficia même aux criminels de sang.

Les alliés ont-ils joué un rôle dans cette politique de réhabilitation ? C'est ce que nous démontre l'auteure dans ce livre, preuves à l'appui, puisqu'il est principalement alimenté par les archives. Sont travail minutieux prend le contrepied de la plupart des thèses récentes visant à réhabiliter Vichy et la Collaboration. Un ouvrage indispensable pour décrypter cette non-épuration et apporter un éclairage neuf sur un sujet brûlant.

Pierre-Antoine Cousteau et ses pairs, entre Américains, Français et Église romaine

Cousteau, inscrit sur la liste prioritaire d'arrestations du secrétaire général des PTT¹³⁰ et fuyard d'après-Libération, décrit en janvier 1946 la protection systématique des « hommes de sang » dans les zones d'occupation américaine et française d'Allemagne et d'Autriche.

« Le 20 mai 1945, refoulés de Suisse, nous allâmes nous constituer prisonniers aux autorités américaines et fûmes emmenés au camp de réfugiés de Landeck alors sous contrôle américain. Bientôt, tous ceux qui voulaient rejoindre la France quittèrent ce camp où ne restèrent que ceux qui comme moi n'avaient évidemment aucun intérêt à rentrer rapidement. Ceux qui restèrent essayèrent alors de se rendre indispensables et grâce à leur travail dans le camp se concilièrent les bonnes grâces des autorités américaines. Personnellement, je fus occupé au magasin d'habillement. Nous fûmes bientôt prévenus que les autorités françaises allaient faire dans le camp une rafle. Avec l'autorisation de certains officiers ou sous-officiers américains, nous sortîmes du camp où nous ne rentrâmes qu'une fois la rafle faite. Pour nous éviter tout départ, le commandant du camp nous fit alors de sa propre initiative changer de nationalité et d'identité. Personnellement, j'étais devenu letton né à Riga et nommé Anton Mille. Les choses durèrent ainsi jusqu'au 30 juin 1945, date à laquelle nous fûmes arrêtés au camp par des soldats américains appartenant à une autre formation et qui procédèrent à l'arrestation sur les indications d'un capitaine français »¹³¹.

Cousteau disait vrai sur les pratiques des Américains, aidés des représentants de l'Église romaine, comme l'atteste la situation en France même. Le nonce Angelo Roncalli (futur pape Jean XXIII), invoquant l'ordre de Pie XII, requit et obtint dès l'été 1945 des ministres des affaires étrangères et de la guerre, Bidault et Diethelm, le droit « de visiter quelques dépôts de prisonniers de guerre » : en bon français, libre accès aux camps français de PG¹³².

Il les sillonna aussitôt à travers la France, sous divers prétextes : porter la bonne parole à des PG se découvrant une brusque vocation ecclésiastique (ainsi à Chartres et Montpellier), et que formeraient certains de leurs congénères et des enseignants français - aux évidentes sympathies ; apporter le réconfort spirituel de Noël ; continuer ensuite, sous prétexte de remettre « des colis de victuailles » et de prononcer « des paroles de réconfort et d'encouragement d'ordre spirituel », etc. Roncalli agissait dans les « dépôts » hors de la présence des autorités françaises, qu'il n'avisait pas de ses tournées, tel le préfet de Chartres en septembre 1945. C'était en toute connaissance de cause du Quai d'Orsay, qui avait paru envisager, à la mi-novembre, un « contrôle » contre éventuelle « supercherie »¹³³. Sa louable intention resta sans suite.

Roncalli participait ainsi à la couverture ou à l'exfiltration des « prisonniers de guerre ». Le Quai d'Orsay, qui laissait le nonce, comme ses prédécesseurs d'avant-guerre, agir *ad libitum* contre l'école publique et « extérieur ». L'intéressé œuvrait dans les camps-passoires américains où le scandale des évasions de « criminels de guerre » notoires n'eut dès le début de 1946 rien à envier à l'indécence initiale de la situation Suisse¹³⁵. Allemands et « Yougoslaves » (Croates oustachis, très bons catholiques), surveillés par « des prisonniers politiques (*sis*) libérés », recouvraient leur treillis à macaron POW (*prisoner of war*) d' « un uniforme américain sans aucune marque particulière (...) Aucune mesure de précaution particulière » n'était prise envers les « criminels de guerre (...) reconnus », qu'on faisait fuir, tel un célèbre gardien de Dachau, du camp de Brienne-le-Château. De celui de Mailly étaient évacués des oustachis auxquels des cagoulards de « la Main Rouge » remettaient des faux papiers. La débandade organisée allait aussi bon train en Normandie¹³⁶.

Le nonce pouvait partout s'appuyer sur le haut clergé français, ainsi à Chartres, diocèse toujours dirigé par un prélat notoirement fasciste et vichysto-collaborationniste¹³⁷. L'évêque

Raoul Harscouet (depuis 1926) manifesta dès 1945 au PG du camp-séminaire une affection si compromettante que Roncalli déclara au Quai d'Orsay l'avoir blâmé par « une lettre extrêmement sévère »¹³⁸. Harscouet, « un des prélats français (qui), au cours de la guerre civile espagnole, (avaient pris) le plus fortement position pour le franquisme », et « à l'avant-garde du clergé français anticommuniste », était « un des informateurs secrets » allemands au point que ceux-ci, rendus à leur cours antérieur dans la RFA de « l'égalité des droits », y finançaient encore en 1952 ses visites dans les diocèses de Munster et Fribourg, avec collaborateurs et amis, dont le colonel français, « ancien commandant du camp »¹³⁹.

Un clerc allemand, émigré en France en 1937, avait informé le Quai d'Orsay de la virulence intacte de « l'esprit de revanche » qu'il avait relevée « tout de suite » chez 400 « séminaristes » allemands de Chartres. Bidault et les siens se déclarèrent cependant. Début 1946 charmés de l'« évolution heureuse et (de la) tendance meilleure (de leur) mentalité impérialiste et pangermaniste ». Ils soutinrent donc Roncalli, en avril, pour que fût développée, à Chartres et ailleurs, la propagande religieuse supposée seconder le programme de « dénazification (des) prisonniers de guerre allemands »¹⁴⁰.

Cousteau avait beaucoup menti par omission sur les façons françaises, mieux éclairées par la correspondance Guerre-Justice. « Remis » le 1^{er} juillet 1945 par les Américains « aux autorités françaises à Saint-Anton (Autriche) »¹⁴¹, il fut pendant plus de six mois conservé dans la zone d'occupation française en Autriche. C'était, comme celle d'Allemagne, un fief caricatural de la non-épuration où étaient versés en masse depuis mai 1945 des militaires vichysto-collaborationnistes, autorisés à violer les règles de « l'État de droit ».

Cousteau y demeura jusqu'au 12 janvier 1946, au mépris des mandats d'arrêt de septembre 1944 puis février 1945, et ce, alors que la Guerre prétendait, en octobre 1945, « rechercher ledit Cousteau », et la PJ de la Sûreté nationale, en novembre, « ignore[r] l'endroit où pourrait se trouver actuellement le dénommé Cousteau »¹⁴². « Un homme tel que Cousteau » avait été « chargé de mission par un officier de la justice militaire », le lieutenant Galland, qui [avait] au surplus [...] entretenu avec lui des relations pour le moins cordiales ».

Le scandale était tel que Teitgen dénonça « l'attitude [...] particulièrement inadmissible [...] des services de la sécurité militaire à l'égard de cet individu », et demanda au chef du gouvernement (qui n'était plus de Gaulle) « de bien vouloir faire diligenter une enquête sur les faits et notamment sur l'activité du lieutenant Galland et me tenir informé de son résultat ainsi que des sanctions que vous serez le cas échéant appelé à prendre »¹⁴³. Même la Chancellerie sembla s'émouvoir en février 1946 de « cette affaire [...] énorme !! Non seulement la "sécurité militaire" (*sic*) laisse en liberté un des plus notoires collaborateurs (rédacteur en chef de *Je Suis Partout*, la feuille pro-allemande la plus virulente) mais encore elle l'emploie à diverses missions secrètes notamment contre les activités de l'Intelligence Service !! »¹⁴⁴.

L'émotion fut brève. Le lieutenant en question démentit « les aveux de Cousteau ». Le ministre de la Guerre (Michelet) revendiqua, fin février, une enquête immédiate et sérieuse sur les éventuels « faits et agissements [...] d'un officier étranger à la justice militaire, le sous-lieutenant Galland de la 4^e Division marocaine de Montagne, sécurité militaire, sûreté aux armées, ASM 2 ». Il abandonna tout à la mi-mars : Galland « n'appartenait pas à l'époque considérée à mes services mais à ceux de l'ex-DGER »¹⁴⁵. L'Intérieur jura le 20 mars que sa DST avait « pris toutes dispositions utiles en vue du transfert dans les délais les plus courts, d'Autriche en France, du nommé Cousteau ».

La Chancellerie renonça sereinement le 26 : « Galland ne faisant plus partie de la DGER, cette diligence paraît inutile, Avis de verser au dossier »¹⁴⁶. L'affaire, « inadmissible » selon les Armées, s'enlisa définitivement en juin 1946, avec l'aval de la Justice, sans qu'eût été prise la moindre sanction contre cet officier et ses chefs du DGER devenue en effet SDECE depuis décembre 1945¹⁴⁷.

La farce française, succédant à l'américaine, n'avait constitué qu'une étape du sauvetage de Cousteau, objet depuis sa condamnation à mort du 23 novembre 1946 de grâces et remises de peine successives préluant à la grâce définitive de 1953¹⁴⁸. Il avait bénéficié comme Lucien Rebatet, des mêmes soutiens que René Hardy, dont l'hypersensible Albert Camus¹⁴⁹.

Notes :

130. PV 2^e réunion commission de sûreté du 14 septembre, Paris, F7 septembre 1944, F7, 14966, « Listes d'arrestations », AN.

131. Interrogatoire Cousteau, 16 janvier 46, BB18, 7166, 8BL, 3234/R, « Cousteau Pierre Antoine, cour de justice de la Seine (arrêté en Autriche) », AN.

132. Note 7763 direction des Unions (DU) pour direction Europe (DE), 9 août (« aucune opposition de principe » du MG), réponse sn DE (« aucune objection »), 11 août 1945 ; visites Roncalli, novembre, décembre 1945, février, avril-juin, et note DU n° 763. 15 mars 1946. Allemagne 1944, 22, MAE. Lacroix-Riz, *Vatican*, p.585, sur la base de sources MAE et F7, AN.

133. Visites de Roncalli, en septembre, aux camps près de Chartres (préfet pas prévenu, lettre 1790 du MAE au CR de la région d'Orléans, 28 décembre) et de Montpellier, notes 353 DU pour la DE, 15 novembre, 632, 20 décembre 1945 ; note BE sur la lettre du colonel Francou sur les visites de 2 et 4 février à Noisy-le-Sec, 5 février 1946, etc., Allemagne 1944, 22, MAE.

134. Nonces avant-guerre, *Vatican, Choix, Munich*, index des noms concernés ; après-guerre, Roncalli, chef de la croisade pronazie (en faveur des rexistes belges, par exemple) et anticommuniste, F7, 15292, AN.

135. Lettres confidentielles d'Henri Hoppenot 684, 25 novembre 1945, et 65, 16 janvier, et note DU pour le professeur Basdevant, 21 février 1946, 22, MAE.
136. Notes Du n°763, pour l'ambassade de France à Washington, 15 mars, et 960, 3 avril 1946, Allemagne 1944, 22, MAE. Lacroix-Riz, *Vatican*, p.585, sources MAE et F7, AN.
137. Non-épuration du haut clergé, fonds MAE-Saint-Siège et F1a, 3351, AN (et vol. 2 du présent livre).
138. Note pour Coulet sur a visite à la Nonciature, 22 décembre 1945, Saint-Siège 1944, 11, MAE (un évêque blâme était acculé à la démission, cf. *Vatican*).
139. RGSN, XP2, 5 juillet 1945, et S.L. IV n°497/52, 17 avril 1952, (« le voyage des visiteurs français sera entièrement payé par les anciens prisonniers de guerre allemands. Par ce geste ils tiennent à exprimer leur gratitude pour l'aide, le soutien et la compréhension que l'évêque et le commandant du camp leur ont témoignés durant le temps de leur captivité. »), F7, 15291, dossier 51, Mgr Harscouet, AN.
140. Notes 251 DU pour la DE, 20 janvier et 960, 2 avril 1946 (informateur, dom Walzer, aumônier des PG d'Afrique du Nord, qui capitula devant les maîtres de Chartres), tél. 38 de Charmasse, adjoint de Tarbé de Saint-Hardouin à Baden-Baden, 1 avril 1946, etc., Allemagne 1944, 22, MAE. ; Lacroix-Riz, *Vatican*, p.585.
141. Interrogatoire Cousteau, 16 janvier 1946, 8BL, 3234/R, BB18, 7166, Cousteau, AN.
142. Lettres du MG (poupard, DJM) au commandant en chef en Allemagne à Baden-Baden (Koenig), 2 octobre 1945 (début correspondance), et du JI Zousmann au CG de Paris, 6 novembre 1945, BB18, 7166, 8BL, 3234/R, Cousteau, AN.
143. Lettre du CG au PG de Paris, 25 janvier, du PG de Paris au CS, 1^{er} février 1946, du GS au président du GPRF (Félix Gouin), même date ou juste après, 8BL, 3234/R, BB18, 7166, Cousteau, AN.
144. Note man., 5, 8-9, 12-13 février 1946, 8BL, BB18, 7166, Cousteau, AN (*sis*) et souligné dans le texte.
145. Lettre PG de Paris au GS, 23 février (Galland prétendit avoir « arrêté Cousteau au début de juillet 1945 (l'avoir) fait interne immédiatement (...puis) perdu de vue ») ; 5988 du ministre des armées au GS, 18 mars 1946, 8BL, 3234/R, BB18, 7166 Cousteau, AN.
146. Lettre 5130 du MI (DST) au GS, 20 mars, note man. Chancellerie 22 et 26 (citation) mars 1946, 8BL, 3234/R, BB18, 7166, Cousteau, AN.
147. Lettre (original) 9026 bureau discipline et affaires générales ministre des armées (signé général division Ely, directeur adjoint cabinet militaire. Chef de la section Guerre) au GS, Paris, 17 juin, et commentaires man. Chancellerie, trois écritures, 24, 26, 27 juin 1946, 8BL, 3234/R, BB18, 7166, Cousteau, AN.
148. Lettre 10579 du MI, sous-direction étrangers et passeports, pour octroi de passeport, au GS, Paris, 25 janvier, et du CG au PG de Paris, 22 février 1954, (BL, 3234/R, BB18, 7166, Cousteau, AN.
149. https://fr.wikipedia.org/wiki/Pierre-Antoine_Cousteau, frère aîné de Jacques-Yves (notice aussi complaisante). Sur Camus, cf. *supra*.

Annie Lacroix-Riz

VIDEO



Notre camarade Annie Lacroix-Riz, historienne, professeure émérite de l'université Paris VII Diderot, livre dans son dernier ouvrage les résultats de ses recherches solidement étayées sur l'analyse des faits et argumentés sur les archives. Un travail analysant du milieu de la seconde guerre mondiale aux années 1950 la façon dont la classe capitaliste, collaborationniste, s'est employée à empêcher l'épuration des collaborateurs, dans une vaste opération de recyclage.

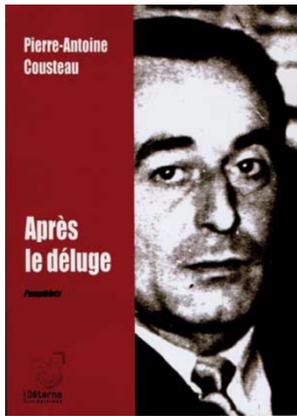
Initiative Communiste, 28 juillet 2019,

<https://www.initiative-communiste.fr/articles/culture-debats/video-y-a-t-il-eu-epuration-en-france-a-la-fin-de-la-seconde-guerre-mondiale-par-annie-lacroix-riz/>

<https://books.google.ch/books?id=OJCqDwAAQBAI&pg=PT440&lpg=PT440&dq=Lacroix-Riz+sur+Cousteau&source=bl&ots=Z6nkCA4Gaf&sig=ACfU3U1cX5W95ucHtSqJ6gyY1GmmeIHmkQ&hl=fr&sa=X&ved=2ahUKEwjuxISig9rsAhWRGevKHVwBCSYO6AEwDXoECAkQAQ#v=onepage&q=Lacroix-Riz%20sur%20Cousteau&f=false>

<https://chouard.org/blog/2020/03/09/annie-lacroix-riz-la-non-epuration-en-france/>
Armand Colin : <https://www.armand-colin.com/la-non-epuration-en-france-de-1943-aux-annees-1950-9782200625146>

Après le déluge par Pierre-Antoine Cousteau



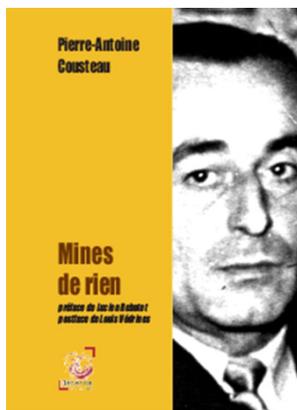
Préface de Marc Laudelout, postface d'André Garnier

« Libéré en 1953, après neuf ans de bagne, P.-A. Cousteau est accueilli par René Malliavin à Rivarol qu'il a fondé après les Écrits de Paris, en 1950. La prose est plus apaisée, mais, dégagée d'un combat plus immédiat, l'esprit ruisselle, sans la moindre amertume. Au cours des années 1954-1955, l'hebdomadaire d'opposition nationale est dirigé par le "libéral" Fabre-Luce, l'auteur de l'Anthologie de l'Europe nouvelle (1941), de l'Adieu aux Américains (1942) et du Journal de la France s'est rallié au bradeur Mendès France. Cousteau ne peut l'admettre, Fabre-Luce devra partir et le journal antigauilliste retrouvera vite sa véritable vocation. Quelques articles de ce temps-là, fustigeant un monde stupide et lâche, sont rassemblés sous le titre évocateur *Après le déluge* » (Bulletin du Cercle Prométhée, juillet-août 1989). 350 p.

<https://www.akribia.fr/737-apres-le-deluge.html>

<http://www.librairiefrancaise.fr/fr/home/1423-apres-le-deluge-pierre-antoine-cousteau-9582913044681.html>

Mines de rien ou Les grandes mystifications du demi-siècle



Préface de Lucien Rebatet ; postface de Louis Védrières

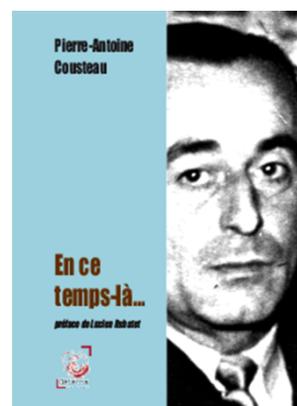
Il y a des mystifications qui aboutissent à des apothéoses, dans les hymnes, les fanfares, les bannières, les drapeaux, les processions, les défilés, les fêtes nationales, les pèlerinages, les discours, les encens, avec cathédrales, parlements, hauts clergés, tombeaux de Saint Pierre, de Washington ou de Lénine, avec cultes, constitutions, droits inébranlables, patrimoines sacrés, chefs spirituels et grandes chancelleries de la Légion d'Honneur. On les appelle alors des mystiques.

Ce sont les théogonies, c'est le gouvernement du peuple par le peuple, la déclaration des Droits de l'homme et du citoyen, la prise de la Bastille, la construction du socialisme, la société des Nations, l'ONU, la fourragère rouge à l'épaule des agents de police parisiens.

Il y a d'autres mystifications, apparemment de même nature, assises sur le même ressort, qui est la crédulité humaine, mais dont les auteurs, n'étant pas Saint Paul, Mahomet, Victor Hugo, ou le général Dassault, ont révélé les ficelles, après de réjouissants succès. On les appelle des plaisanteries, et on les juge spirituelles ou odieuses selon que l'on en a été ou non la victime. C'est de ces plaisanteries que Pierre-Antoine Cousteau, nous entretient ici...

<https://francephi.com/livre/mines-de-rien-ou-les-grandes-mystifications-du-demi-siecle>

En ce temps-là...



Préface de Lucien Rebatet.

Au lendemain de la mort de Pierre-Antoine Cousteau (1906-1958), le journal *Le Monde* écrivait : « Fidèle à ses idées, à ses amitiés, à son passé, il avait conservé tout son talent de polémiste. »

Hommage d'un adversaire qui paraît inconcevable aujourd'hui. Du talent, Pierre-Antoine Cousteau – PAC pour les amis – en avait assurément, pratiquant l'art de la litote assassine avec un brio peu commun. Pilier de *Je suis partout*, il rejoint, après la guerre et les années de prison, l'équipe de Rivarol.

En ce temps-là..., publié un an après sa disparition prématurée, contient, outre ses souvenirs de journaliste, son journal de condamné à mort. Un document rare, réédité pour la première fois avec, en guise de préface, ce poignant « Testament et tombeau de Pierre-Antoine

Cousteau » dû à son compagnon d'infortune, Lucien Rebatet.

(Édition établie par Arina & Marc Laudelout).

JE SUIS PARTOUT

10, RUE MARGUERITE, 11. — PARIS (19^e)
Téléphone : Gobelin 60.24

Le grand hebdomadaire de la vie mondiale

Rédacteur en chef :
Robert BRASILLACH

LES JUIFS ET LA FRANCE

LES FRANÇAIS DEVANT LES JUIFS

■ Premièrement, pas de persécution. Pas de persécution, pas de pogrom, telle est la première position du nationalisme français devant la question juive.

■ Nous faisons au titre du numéro du 15 avril 1938 qu'avait composé Lucien Rebatet sur les Juifs à travers le monde ; nous accusons de la guerre civile et à l'assassinat est la première erreur (et la première calomnie) de ceux qui condamnent l'antisémitisme.

■ Depuis le 15 avril, le temps a passé. L'importance de la question juive est devenue évidente pour tous. Le rôle des Juifs hétérodoxes est apparu à des esprits soucieux de prévenir que M. Chélaye, M. Bergery a déclaré que les Juifs étaient des hommes comme les autres, mais que, lorsque sur la France dans une administration, lui était Juif, les Juifs n'étaient pas des Français comme les autres. C'est là, en effet, une part importante du problème.

■ Les humanitaires protestent contre l'idée d'un « numerus clausus », attentatoire, diabolique, à la dignité humaine.

■ Répondons : leur ceci ; lorsque les catholiques d'Angleterre, évêques des fonctions publiques par le roi anglais, réclamaient l'appui moral de Bousset, le grand évêque leur répliqua qu'il n'avait pas lieu à protestation, car on n'a pas besoin d'être fonctionnaire pour faire son salut, et le roi était libre dans son gouvernement.

■ Que sont donc les Juifs ?

■ Ce sont des étrangers.

■ Et il n'y a aucune raison pour ne pas citer à nouveau notre numéro du 15 avril : « Dans une société bien faite, il ne devrait pas être plus fâcheux d'être un Juif à Paris qu'en France, que d'être un Polonais, un Turc, un Anglais, un Allemand, ou un Brésilien. C'est l'assimilation incoercible qui fait l'antisémitisme. » Nous n'avons pas changé d'avis.

■ Les Juifs sont des étrangers.

■ On ne nous parle pas des difficultés qu'il peut y avoir à faire les discriminations nécessaires. Cela n'est pas si compliqué tout le monde sait ce que c'est qu'un Juif. La France a la chance d'être un des pays où les Juifs se sont le moins mêlés au reste de la population (exception faite de quelques unions « aristocratiques » ou de hautes bourgeoisie). Les alliés allemands ont été obligés d'autoriser un Juif sur quatre grands-parents pour les emplois subalternes, sur plus de six millions, aurait été exécuté dans un pays où les empereurs avaient favorisé les mariages mixtes. En France, la quasi-unanimité des habitants justifierait d'ancêtres non chrétiens, aussi loin qu'on puisse remonter. Ceux qui ont un ancêtre juif le savent. On en retire la qualité de citoyen à tout Juif, demi-Juif, quart-de-Juif. C'est une mesure simple, juste, et qui n'a rien d'offensant : le peuple juif est une nation.

■ On ne nous parle pas des anciens combattants. Nous répétons ce que nous avons dit : après les chiffres officiels de la Synagogue, il y a eu 1.700 Juifs de France tués sur le champ de bataille (plus les Juifs d'Algérie) — et nous nous souvenons qu'il y a eu 5.000 prêtres et religieux.

Honneur aux 1.700 Juifs morts ! Honneur aux anciens combattants ! Les lois Goga, en Roumanie, donnaient le titre de citoyens aux anciens combattants, ou aux fils des Juifs. Admirable mesure. Mais cette citoyenneté n'était pas héréditaire, car on ne sait ce que deviendra la race. Et cela aussi est juste. Les Allemands admettent des « Aryens d'honneur », auxquels il faudrait aussi imposer cette limitation.

■ Nous n'avons aucun préjugé, et nous ne sommes pas racistes. Si un Juif est un grand médecin, pourquoi n'utiliserions-nous pas ses découvertes pour le bien commun de l'humanité, comme nous utilisons celles d'un Anglais ou d'un Italien ? Nous nous accordons le droit d'applaudir au cinéma Charlie Chaplin, demi-Juif ; d'admirer Proust, demi-Juif ; d'applaudir le bel et grand M. de Gaulle, et la parole du Führer est portée par les ondes hertziennes, ainsi nommées du Juif Hertz. Nous remercions même tout particulièrement les Juifs qui s'attachent à mettre en valeur notre patrimoine français, qu'il s'agisse de la musique classique ou des poèmes du Mayen Ager. Mais comme nous remercions le Danois Nyrop d'avoir écrit la plus savante grammaire française. C'est que nous saurons les étrangers francophiles et que nous ne sommes pas xénophobes.

■ La règle d'or : Les Juifs sont des étrangers ; ils doivent comporter ses conséquences, et toutes ses conséquences. Elles n'ont rien de terrible ni de venant. C'est là-dessus qu'il doit édifier un statut juif, et les persécution ont toujours été le fait de peuples anarchiques et mal assurés dans leur puissance. Nous nous rappellerons par expérience que des étrangers sont d'une espèce particulière : ils s'appellent très volontiers entre eux, ils refusent de se désolidariser de la lie de leur peuple, et alors qu'un Français ne se sent rien de commun avec Lendro, le Juif le plus intelligent et le plus fin est toujours gêné si l'on dit devant lui du mal de Bela-Kun. Une méfiance supplémentaire est donc requise envers ce peuple dans son ensemble ; et c'est pourquoi la naturalisation ne pourrait, par exemple, leur être assurée que dans des cas extrêmement rares, et toujours révoquables. Encore une fois, cela n'impose rien de plus que la mesure administrative de persécution, ni haine envers les individus, ni méconnaissance des qualités juives. C'est une simple réaction de défense.

■ Lucien Rebatet, et avec lui Pierre-A. Cochet et Alain Loubreaux, montrent, dans ce numéro, ce qu'a été l'histoire des Juifs en France depuis les origines. L'antisémitisme n'est pas une invention allemande, c'est la tradition française. Nous sommes loin de réclamer des mesures aussi sévères que celles qu'on connues nos rudes ancêtres. Notre conclusion sera la même que l'an dernier : « Considérer les Juifs, ressortissants de nations étrangères comme des étrangers, et opposer à leur naturalisation le barrage le plus sévère. — considérer l'ensemble des Juifs établis depuis longtemps comme une minorité à statut, qui les protège en même temps qu'elle nous en protège. — ne jamais oublier les services rendus. — ce sont les seuls moyens d'assurer sans violence la paix nationale et l'indépendance absolue du sol français. »

Robert BRASILLACH.



— El, naturellement, vous êtes d'une vieille famille, française de toujours ?
— Je suis... (Dessin de P.M.)

LES ARTICLES ET LES TEXTES QUI COMPOSENT CE NUMERO ONT ETE ECRITS ET RASSEMBLES PAR LUCIEN REBATEL



Le bonhomme. — Voyez donc le cadeau du ministre... Je vais en tapissier mes cabinets... se sera très original... L'Industriel. — Et très moderne... (Dessin de Camille Fuchs, 9 avril 1908.)

LA CONDITION HISTORIQUE DES JUIFS EN FRANCE

Dédié à M. Henri de Kerillis pour lui apprendre un peu l'histoire de son pays.

L'ETUDE que l'on va lire nous a paru indispensable dans un numéro tel que celui-ci. C'est la réponse naturelle, par des documents classés et ordonnés, aux ignorants, aux ambés et aux menteurs qui croient ou feignent de croire que l'antisémitisme est une importation étrangère, qu'il s'appuie sur des faits ne l'avaient pas entendu — sur des traditions de notre pays.

Dans mon numéro de printemps dernier, je rappelais, par ses traits essentiels, l'universalité de l'antisémitisme. Si la France, par extraordinaire, y avait échappé jusqu'ici, nous aurions mis tous nos soins à en rechercher les causes, sans que cela nous empêchât d'insister sur nos conclusions. Mais l'histoire nous a éclairés. La France a tenu parmi les pays blancs et chrétiens un rang trop haut pour avoir pu tolérer chez elle la promiscuité et la corruption juives. Entre les provinces françaises du XVII^e et du XVIII^e siècles, entièrement libres de Juifs, et la France encore liée du même temps qui houpillait ses Juifs mais ne s'en débarrassait pas, on peut dire qu'il y a toute la différence de deux civilisations.

La défense contre le Juif est inscrite tout au long de notre passé, aux plus glorieuses époques de notre fécondité et de notre puissance. L'ancienne France fut même antijuive avec un zèle qui laisse loin derrière elle toutes les mesures contemporaines. Nous faisons volontiers la part d'une évolution des mœurs où l'on conçoit la brutalité sous d'autres formes (comme pourrions-nous parler d'assassinat ou de pogrom après la Commune de 1870, la banquette scientifique de 14-18, les manœuvres d'Espagne à nos portes ?). Mais nous n'admettrons jamais que l'on aille tirer d'une prétendue clémence de nos aïeux des arguments en faveur des Juifs d'aujourd'hui. L'infamie de Kerillis est peut-être il y a quelques semaines et de la grande tradition des rois de France », par écrit, ce que depuis l'arrêt II, leur politique, se distinguant nettement de celle de la plupart des monarches européens, avait été résolument philojuive. A une certaine, ce grand homme inconnu nous fournit une magnifique réponse. En 1939, antisémitisme de raison et d'intérêt, après

un ou de ministres Blum, entraînés par des centaines de milliers de Juifs, vers cette guerre juive et la ruine juive, nous ne déirons rien d'autre sur les chapitres essentiels du problème juif que le retour à cette grande tradition royale, et sur beaucoup d'autres points nous n'en demandons pas tant.

Et ceux qui nous reprocheraient de regarder bien en arrière, nous répliquerons qu'il nous est permis, nous semble-t-il, d'évoquer nos maux et nos misères passés, mais que nous préférons les chercher dans les époques d'ordre, de foi, de succès, plutôt que dans les jours des septembriseurs et de la guillotine, dans les lamentations des démissionnaires, des Juifs, des bellicistes, des athées, des régicides de 89 et de 93.

LUCIEN REBATEL.

La grande expulsion

Dans le fond des gigantesques ghettos de la Californie jusqu'aux salles de rédaction les plus conservatrices de France, il est entendu que chaque fois qu'une oreille juive est écorchée sur le boulevard Saint-Germain ou sur Kurfürstendamm, il s'agit d'un « retour à la barbarie moyen-âgeuse ». Le mot est passé une fois pour toutes dans le vaste arsenal des poncifs de la presse moderne.

Si l'on se glisse la pierre d'ouïr ou installe une des innombrables histoires que les Juifs ont consacrées à leur nation, on y verrait que les innombrables mémoires, sans enveloppes Israéli de faveurs particulières, lui furent par bien des points propices.

Un fruit, le chapitre Cochand, qui décrit à sa une quarantaine d'années, que copient les archives de cette ville, résumait fort bien, au milieu d'il, cet antisémitisme de papaver — si peu différent du nôtre ! — quand il disait : « Nos pères voyaient dans le Juif un adversaire religieux, une sangsue économique et un ennemi national ; ils étaient donc en état de légitime défense, en le réduisant légalement à l'impuissance de leur main sur cette triple fosse. » (Lire la suite sur 2^e page.)

LA FLEUR AU FUSIL... DES AUTRES

La guerre est déclarée

Le putsch Hitler est venu. Alors, brutalement, tout a changé. L'Allemagne était demeurée et restera un danger pour la France, mais le danger qu'il est d'ailleurs possible de réduire au minimum pour peu que la France consente à ne pas s'abandonner. Dans Hitler nous avons retrouvé, nous Français, le visage familier d'un vétéran allemand bien connu, le symbole de l'effacement, de la démission, de l'absence de volonté, de la France qui n'a pas su résister, se réveiller et qu'on a vu se dégrader et chaperonner à un danger mortel de danger était tout aussi réel que celui qui soit le contour du drapeau du Reich.

Mais le fait qu'Hitler devienne ennemi du Reich ne nous a pas convaincus que la guerre était désormais l'unique solution des différends franco-allemands, si qu'elle devint souhaitable. Pour Israël, au contraire, la victoire d'Hitler n'a pas été une menace. Elle a marqué le début d'une guerre sans merci.

LE PEUPLE FRANÇAIS EST EN PAIX AVEC L'ALLEMAGNE. LE PEUPLE JUIF EST EN GUERRE AVEC L'ALLEMAGNE.

Pas importe de savoir qui a commencé. Constatons que la nation juive, à un effroyable PERIGONNE, a réagi avec le Reich et qu'elle s'efforce de régler victorieusement et malhonnêtement son sang étendu le maximum d'illies possible.

S'il subsistait le moindre doute, il suffirait de comparer les attitudes prises avant et après l'avènement d'Hitler par la quasi-totalité des peuples juifs. Dans les pays islamiques qui ne sont pas directement menacés par l'ennemi allemand, la belle nation juive est — si l'on peut dire — à l'état pur. En Amérique, par exemple, les avocats de la croix ne peuvent de comment pas inviquer, pour mobiliser l'opinion juive, le respectable voisinage de des légions fidèles. Ils doivent recourir à d'autres subterfuges, inviquer la « conscience universelle », et choir dans la mythologie, ce qui permet de les démasquer aisément.

Paix à tout prix

Nous avons connu une époque toute récente où les représentants les plus autorisés du judaïsme étaient indistinctement pacifistes. Marx et Rothschild, les deux maîtres de Jehovah, les impératrices de la finance américaine, les tribuns aux dents longues des Internationales, les intellectuels connus de Passy et du West-End, les banquiers fabricants de films obscènes, les grands escrocs décorés et les pouilleux familles de Bullstrok ou de Kichinev, tous ces gens se tenaient pour le paix, pour la paix à tout prix. L'Europe de l'après-guerre, et exaspérée et morose, démolissait, avilie par le triomphe de « immortels principes » offrait de gigantesques boîtes aux lettres. Aucun autre climat que celui de la démocratie wilsonienne ne pourrait être plus favorable aux ambitions d'Israël. Tout était permis. Tout était possible.

C'était l'époque où M. Blum proclamait fièrement à la Chambre : « Pour un seul homme » et refusait de voter les crédits de la défense nationale, l'époque où le professeur Einstein, dédaignant la relativité, écrivait : « Je demande à tous les journaux qui se prétendent soutenir le paix d'encourager les peuples à rejeter le service de guerre » (14 août 1931), l'époque où les cinéastes juivo-américains s'acharnaient à ridiculiser l'héroïsme militaire, l'époque où les historiens juifs s'efforçaient de dénigrer les vies des démissionnaires de la guerre, et où beaucoup d'autres points nous n'en demandons pas tant.

Vive la France

En France — par contre — puisque c'est uniquement de la France que nous nous occupons aujourd'hui — les choses sont beaucoup plus simples. Les déserteurs d'Israël ont compris que le meilleur moyen d'arriver à leurs fins était d'adopter le vocabulaire de nationalisme indigne, de donner à leur désir de revanche les apparences honorables de la vigilance patriotique. En un mot, ils s'efforcent d'accréditer cette idée que devant la menace allemande contre la France, leur patriotisme français s'est réveillé. Et beaucoup de Français — c'est affreux, mais c'est ainsi — se laissent prendre aux « jolis mouvements de menton » de ces néopacifistes de ghetto et M. Blum, à l'échelle microscopique de Kerillis, est un grand Français.

P.-A. GODEFROY.
— SUITE EN TROISIEME PAGE



CE QU'ILS ESPERENT

Churchill reçoit des cartes de visite ... sur Bristol

Dir. et Adm. : 186, r. de Rivoli, Paris (1^{er})

JE SUIS PARTOUT

Le Grand Hebdomadaire Politique et Littéraire

DIRECTEUR : CHARLES LESCA

MERCIER FRÈRES ANCIEN-MODERNE AMEUBLEMENT DÉCORATION

Publié à 41, r. St-Flour, Tél. 14-54-60.

LA GOMME D'EUROPE

L'Angleterre paiera

On n'attend pas de nous, imagine, que nous prenions, en lant les dépêches d'Angleterre, des mines contrites et compatissantes. On n'espère pas que nous nous excusons avant d'être que les Juifs l'aussent déclarée, d'un coup léger et dépit, devant les ruines et les débris de désastres, notre constance n'a fait que croître. C'est toute la civilisation européenne qui risque de s'abîmer dans les flammes. Dans les flammes des bombes au phosphore. Dans les flammes plus dévastatrices encore de l'enfer soviétique. Seulement, il ne suffit pas de proclamer que la guerre est cruelle, ni de gémir, ni de se tortiller les bras de désespoir. Puisque quel y a, il s'agit d'en sortir de la seule façon qui laisse à la France ses chances de victoire. Cette façon-là — nos leçons doivent commencer à la servir ! — ce n'est ni la victoire des assassins de Mers-el-Kébir ni la victoire des assassins de Katyn. Et tous les coups portés au cours de la guerre, il y a, il s'agit d'en tirer le maximum de profit possible. Car ce n'est pas les avions-rakétes qui sont affreux en soi — pas plus que les bombes de Cateby ou les missiles russes de 10 — c'est la guerre elle-même qui est affreuse, cette lutte fratricide qui oppose les Aryens aux Aryens. Mais cette guerre, qui l'a voulu, qui l'a provoquée, qui lui a donné son caractère inexorable ? Et si, aujourd'hui, c'est qui ont pris l'initiative du massacre en subissant les conséquences, les moins que l'on puisse dire, c'est qu'il faut bien dire.

par P.A. COUSTEAU

Campo-Santo de Pisa, la cathédrale de Rouen, c'était régulier une guerre anglaise dot, par déflection même, se dérouler sur le continent et ne faire que des victimes indignes. Mais que les chiens de l'enfer s'abattent sur l'inviolable Alsace, ce n'est plus de jeu. Plus du tout. D'autant que ces chiens de l'enfer ne sont qu'un simple avant-garde. On grand bien soit. A Berlin, de préciser que les projectiles dont on arrose l'Angleterre sont une nouvelle arme de guerre mais non l'arme de représailles et que les Britanniques peuvent se préparer à d'autres surprises encore plus terrifiantes...

J'ai interrogé les Canadiens capturés sur le sol de Normandie

DE GÉRALD DE BAECKER
On dés deux cents prisonniers canadiens. J'ai interrogé les Canadiens capturés sur le sol de Normandie. Ils ont raconté leur expérience de la bataille de Normandie, leur capture, et leur vie dans les camps de prisonniers. Ils ont également exprimé leur opinion sur la situation militaire et politique en Europe.

PARTOUT & AILLEURS LE NAPSUS

DANS un des romans où son génie se déchaînait, et dans le milieu des parties de vicieuses à des parties lites déconçantes, Léon Daudet avait imaginé, lui aussi, une arme secrète qui avait le pouvoir exorbitant de dissoudre ses victimes dans l'atmosphère. Elle disparaissait sans laisser aucune trace. Léon Daudet avait donné le nom de Napsus à cette invention d'inspiration corps qui n'est qu'un garçon, en vogant à l'échelle de la sorte le corps de ce qui fut son grand-père. A cet égard, dans sa langue enfantine : « N'a pas, grand-père ! »

Pas de volontaires
Le plus vieux à 33 ans et s'appelle René Barette. C'est un jeune homme de l'Ontario. Volontaire ? Interrogé par un journaliste, il a répondu : « Oui, car j'ai voulu servir dans une unité française. Mais j'ai été refusé parce que j'étais trop jeune. »

On n'attend pas de nous, imagine, que nous prenions, en lant les dépêches d'Angleterre, des mines contrites et compatissantes. On n'espère pas que nous nous excusons avant d'être que les Juifs l'aussent déclarée, d'un coup léger et dépit, devant les ruines et les débris de désastres, notre constance n'a fait que croître. C'est toute la civilisation européenne qui risque de s'abîmer dans les flammes. Dans les flammes des bombes au phosphore. Dans les flammes plus dévastatrices encore de l'enfer soviétique. Seulement, il ne suffit pas de proclamer que la guerre est cruelle, ni de gémir, ni de se tortiller les bras de désespoir. Puisque quel y a, il s'agit d'en sortir de la seule façon qui laisse à la France ses chances de victoire.

PROCHAINEMENT : Vous commencerez la publication d'un grand récit inédit : LA FIANCÉE DE MADRID par JEAN-ALEXIS NÈRE

Après quelques émissions particulières, les gens de la B.B.C. se sont réveillés. La nouvelle émission ? Un bluff. Une plaisanterie un peu bruyante. Une attraction supplémentaire pour les collectionneurs d'éclats de bombes. Seulement, au début de cette période noire, toutes les villes et toutes les régions sont ravagées par de terribles incendies qui sont visibles de l'autre côté de la mer et même de la côte française.

Le Météore
Tout le monde en parle. C'est un avion à réaction qui a été fabriqué en France. Il est capable de voler à une vitesse de 1000 km/h. Il est équipé d'un moteur à réaction et d'une armement puissant.

Y A PLUS D'RESPPECT



— Quels sauvages, ces Allemands !... nous faire descendre à la cave... comme de vulgaires Européens !...

Après quelques émissions particulières, les gens de la B.B.C. se sont réveillés. La nouvelle émission ? Un bluff. Une plaisanterie un peu bruyante. Une attraction supplémentaire pour les collectionneurs d'éclats de bombes. Seulement, au début de cette période noire, toutes les villes et toutes les régions sont ravagées par de terribles incendies qui sont visibles de l'autre côté de la mer et même de la côte française.

Une description significative
Quelques journalistes ont pu se rendre à Londres, ont pu observer les avions allemands en action. Ils ont décrit les performances de ces avions et les dommages qu'ils ont causés.

La R.A.F. « chiens de l'enfer ». Rien A Faire!

Questions sans réponse
Comment l'objectif — qui est à des centaines et des centaines de kilomètres de l'Allemagne — a-t-il pu être atteint ?

Brasillach évoque Blond, Cousteau, Laubreaux, Rebatet et Maulnier

Robert Brasillach (Perpignan, 1909/1945)

Type de document : lettre autographe signée

Nb documents : 1 - Nb pages : 2 pp. - Format : In-8

Lieu : S.l.

Date : Jeudi 30 novembre 1939

Destinataire : un ami.

État : Pliure centrale, usures au verso.

Lettre de Brasillach adressée à un ami. Il y évoque ses amis et confrères : Georges Blond, Pierre-Antoine Cousteau, Alain Laubreaux, Lucien Rebatet et Thierry Maulnier.

"Cher ami,

J'allais vous écrire pour réclamer de vos nouvelles. Je me doutais que vos occupations étaient plus fastidieuses qu'intéressantes. Nous en sommes à peu près tous là.

Vous me demandez quand je vais en permission. Pas avant la fin janvier. C'est loin, mais l'essentiel est que les permissions aient commencé, comme cela on peut commencer à compter les jours.

Vous êtes gentil de ne pas vous être ennuyé à lire la *Guerre d'Espagne* [son ouvrage *Histoire de la guerre d'Espagne*, avec Maurice Bardèche), Paris, Plon, 1939]. C'est un gros livre bien sérieux, nous avons essayé de le rendre le plus vivant possible, mais comme d'autre part, nous voulions être complets, il fallait bien y laisser des chapitres embêtants. Enfin, maintenant on a à s'intéresser à autre chose qu'à cette guerre qui était le "bon temps" ! Pas pour les Espagnols, bien sûr... Pour eux, c'est maintenant le bon temps, car ils vont nous vendre beaucoup, et reconstruire leur pays qui en a sacrément besoin. Tant mieux pour eux, car je les aime bien.

J'espère que cette guerre ne sera ni trop longue ni trop meurtrière. Ce serait si amusant de faire un grand "parteitag" de rentrée à Lyon. Car si la censure nous y autorisait, le seul article que j'ai envie d'écrire à *JSP* c'est : "Nous continuons !" Il y a tant de choses pour lesquelles il faut continuer, et dont les gens n'ont pas très bien l'air de se rendre compte.

Avez-vous des nouvelles de nos amis ? G. Blond est toujours à Brest, et je crois qu'il ne s'y déplaît pas. Cousteau est en permission dans le midi. Laubreaux continue de s'occuper de *JSP* [*Je Suis Partout*, journal collaborationniste et antisémite qu'il dirigeait] avec une alacrité et un dévouement admirable, et en fait un journal épâtant. Rebatet est toujours soldat en réserve, et Thierry Maulnier a été démobilisé !! (Pourquoi ? Mystère. On a trop de gens pour l'instant. Notez qu'il est lieutenant d'infanterie, c'est le seul cas que je connaisse).

Pour ma part, je suis toujours au même endroit. Je m'ennuie un peu. Il pleut. Il ne fait pas chaud. Mais je ne suis pas à plaindre. [...]"

eu, le peut, le fait,
plaire.
cher ami, et bien ami
Robert Brasillach

Mardi 30 novembre 1979

3

Chère amie,

J'allais vous écrire pour répondre de vos nouvelles. J'aurais
souhaité un peu lire vos ouvrages, surtout les fantastiques
qui m'intéressent. Vous en savez à peu près tout ça.

Vous me demandez quand j'irais en permission. Pas
avant la fin de janvier. C'est long. Mais si possible
à la fin de permission, avant novembre, comme cela on
peut commencer à compter les jours.

Vous êtes gentils de ne pas vous être ennuyés à lire la
première d'Égypte. C'est une grande œuvre très intéressante, nous
autres, nous de la même époque, nous aurons peut-être, mais
comme d'autre part nous voulons être complets, il
fallait bien y laisser des chapitres en retardés.
Enfin, maintenant, on a à s'intéresser à d'autres
choses qui ont cette même signification "le bon temps".
Par pour le Égypte, très sûr... Pour eux, il
s'agit de la bon temps, car il vont nous rendre
beaucoup, et reconnaître leur pays, bien à nous
avoir. Tout mieux pour eux, car je le sais bien.

J'espère que cette lettre me sera un bon conseil
un bon souvenir. Je vais si commencent de faire
un grand "participation" de recherches à Lyon. Car si
le conseil nous autorisait, le seul article que
j'ais écrit d'ici à) SP est: "Nos conclusions!"

Il y a tant de choses pour lesquelles il faut continuer, et
tant de gens à qui on ne peut pas bien s'en rendre compte.

Ces vos de nouvelles de nos amis ? J. Blond est
toujours à Paris, et je crois qu'il ne s'y défait pas.
Loubreau est en permission dans la Meuse. Les autres
continuent de s'occuper de leur travail avec une ardeur
et une détermination admirables, et en font un
journal épatant. Rebattet et Meyan restent en
service, et Thierry Loubreau a été 'démobilisé' !
(Pourquoi ? Mystère. On a trop de gens pour l'instant,
mais si il se libérait d'urgence, c'est le seul cas que
je connais).

Pour ma part, je suis toujours au même endroit.
Je suis au feu. Je pleure. Je ne fais pas de bruit.
Mais j'en ai par à plaisir.

A bientôt, chez nous, et bien amicalement à vous,

Robert Brasillach

Lieutenant R. Brasillach
État-Major
Secteur Postal 230

Brasillach : le fascisme, la Wehrmacht, Rebatet, Cousteau, Staline, Vichy, etc.

Robert Brasillach (Perpignan, 1909/1945)

Type de document : lettre autographe signée

Nb documents : 1 - **Nb pages :** 1 p. 3/4

Format : In-4

Lieu : Salies de Béarn (Basses-Pyrénées) - chez Mme Castells, 10 rue Saint-Vincent.

Date : 5 août 1943

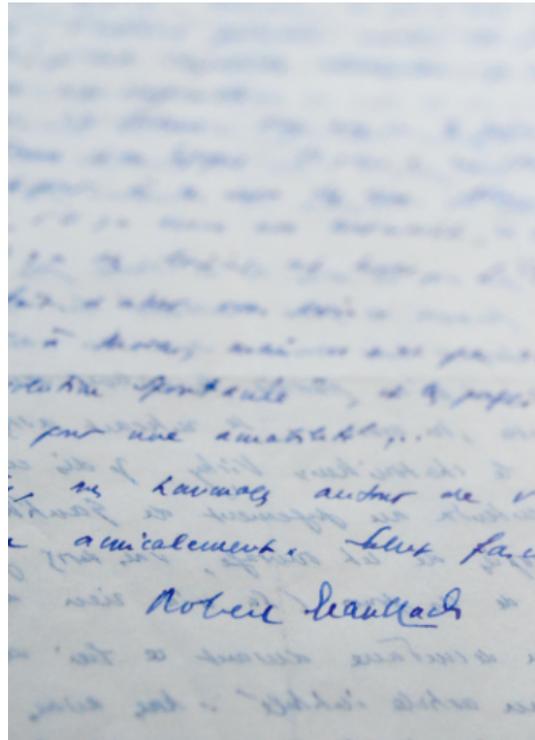
Destinataire : un ami.

État : Pliures centrales.

Édifiante lettre de Robert Brasillach, adressée à un ami :

"Cher ami,

La recherche d'un endroit chaud, qui ne soit pas tout à fait la campagne (car nous n'aimons pas la campagne) et qui ne soit pas la mer, qui pouvait paraître un peu... imprudente avec les enfants (sans cela, nous y serions allés), nous a menés à Salies de Béarn, - qui est tout de même beaucoup plus "campagne" que je croyais. On y coule des jours paisibles, et c'est là que votre lettre est venue me surprendre. Je suis allé deux jours à Paris la semaine dernière "vu les événements". J'y retournerai encore deux ou trois jours la semaine prochaine, et y rentrerai définitivement le 20.



Pour *Domremy* ce que vous me dites ne m'étonne pas. Toutefois, par pur esprit impartial, je me permets de faire remarquer que les quelques remarques narquoises qui pourraient choquer une censure sont au nombre d'une vingtaine de répliques, à vue de nez, et je ne pourrai les enlever sans nuire à cet ouvrage considérable. Il me semble, du moins... **Il resterait assez d'allusions contemporaines qui ne choqueraient point le chatouilleux Vichy.** Je dis cela par acquit de conscience, et je me sou mets bien entendu au jugement de Gantillon et au vôtre. Comme je dois avoir fait juste 2 copies de cet ouvrage, vous seriez gentil, si vous n'en faites rien, de me le renvoyer un de ces jours (ça n'a rien d'urgent).

Tout ça est bien secondaire devant ce qui se passe. Cousteau me disait "Tu devrais faire un article intitulé : nous avons bonne mine !" Ce serait le vrai sujet. **Je suis fasciste depuis 10 ans, et voir interdire jusqu'au mot dans le pays d'origine.** Malheureusement, il n'y aurait que les Italiens dans le coup, on s'en ficherait. Mais ça dépasse les Italiens, par malheur. Je me refuse pour ma part, à chanter victoire, à bomber le torse, et à faire les matamores. Je ne sais ce que sera l'avenir, mais il est évident que de toute façon il sera idiot (au minimum). **La France fasciste dans une Europe fasciste, beau rêve !** Puisqu'il n'y a plus d'Europe fasciste... Naturellement, on parle beaucoup à ce sujet. Les réflexions raisonnables que je fais (sans abandonner de mes convictions) il y a des gens qui appellent ça "être mou" A *J.S.P.* [*Je suis Partout*, journal collaborationniste et antisémite qu'il dirigeait] **il y a donc des "mous" et des "durs". Dans les "mous", G. Blond, moi-même et... Rebatet, qui est plein de raison.** Les autres sont plutôt du genre matamore. Il n'y a vraiment pas de quoi !

Je prétends que l'avenir est inconnaissable, - grande pensée ! Que nous sommes cocus quoi qu'il arrive, et c'est une vocation qui date de l'a.f. et dont je commence à avoir un peu marre. Demain, on peut nous annoncer les événements les plus saugrenus, l'alliance germano-russe, le pape prenant le pouvoir en Allemagne, et, je reste impavide. Seulement, je ne veux pas avoir affirmé d'avance que c'est impossible.

Il y a un gars sérieux, c'est Staline. Vous avez vu la grève au Portugal. On s'attend à des choses en France et en Espagne. Il y en a en Italie. **Nos bons bourgeois comprendront le jour où ce sera chez eux. Alors, ils ces traîneront aux pieds de la Wehrmacht, s'il y a encore une Wehrmacht, ce que je souhaite [...].**

Rebatet va peut-être à Moras mais ce n'est pas sûr. [Moras-en-Valloire, village natal de Rebatet]. J'ai vu "La Contre Révolution Spontanée", et les pages de moi, malgré tout, je veux le prendre pour une amabilité [...] Salut fasciste quand même !".

Encre bleue sur papier très fin.

<https://www.traces-ecrites.com/document/brasillach-le-fascisme-la-wehrmacht-rebatet-cousteau-staline-vichy-etc/>

ENQUÊTE

Un certain nombre de nos ARB se sont plaints de la mauvaise qualité des photos reproduites dans notre dernier bulletin, n°148, en pages 37 et 38, effectivement très sombres et de surcroît dépourvues de légende.

Vous trouverez donc ci-après des reproductions de meilleure qualité.

Il s'agit de photographies, jusqu'à présent inédites, prises par Pierre-Antoine Cousteau lors d'un des deux voyages en Espagne qu'il fit avec Brasillach.

On reconnaît bien PAC devant sa Peugeot (reproduite en première de couverture), celle qu'évoque Robert dans *Notre avant-guerre* :

« Nous étions trois, Pierre Cousteau dans sa vaillante automobile beige qui avait fait le tour de l'Europe, Maurice Bardèche et moi-même. »

Il parle là du premier voyage, effectué en juillet 1938 durant la Guerre civile, et nous avons eu confirmation que la date indiquée sur l'album photo de Pierre-Antoine Cousteau est 1938.

Pourtant, il est probable que c'est la même voiture qui a servi au second voyage, et certains indices nous incitent à penser que ces photos pourraient être de mai 1939, lorsque PAC et Brasillach retournèrent à Madrid « voir l'Espagne libérée ». C'est plutôt l'atmosphère tranquille des rues de Madrid en 1939, telles que décrites dans *Notre avant-guerre* qu'évoquent ces photos. On y retrouve des « soldats sans emploi [qui] circulaient dans les rues » et on voit « Sur la Castellana (...) des défilés partiels, beaux et bien ordonnés ». La procession pourrait être celle des « reliques de Saint Isidore ».

Nous invitons nos adhérents qui auraient plus de lumières à nous donner leur avis.

De même, les personnages accompagnant Brasillach sur les autres photos ne sont pas identifiés. Tout indice sera le bienvenu !













Début juillet 1938, départ pour l'Espagne (photo prise en cours de route) De gauche à droite :
M. Bardèche, R. Brasillach et P.-A. Cousteau



PAC, à la frontière russe, au cours d'un reportage (juin 1943)



P.-A. Cousteau, R. Brasillach et M. Bardèche dans les ruines de Tolède en juillet 1938.



PAC et son frère le futur commandant (à droit) durant la guerre. La rencontre d'un instant à Saint-André-de-Cubzac.



Conférence de *Je Suis Partout* à Magic-Cyte le 3 mai 1942. A la tribune : PAC. Au second plan, de gauche à droite : Alain Laubreaux, Charles Lesca, George Blond, Robert Brasillach et Claude Maubourguet.



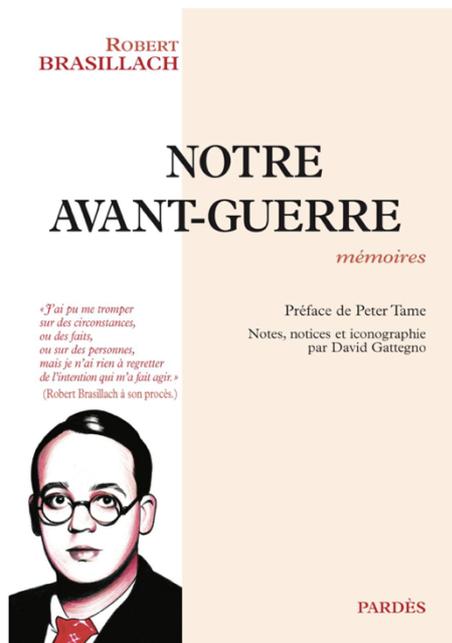
PAC lors de procès de *Je Suis Partout*.



PAC avec sa femme pendant l'hiver 1939

Deux nouvelles éditions des souvenirs de Robert Brasillach, chez Pardès

Les deux volumes de souvenirs de Robert Brasillach viennent d'être réédités chez Pardès :



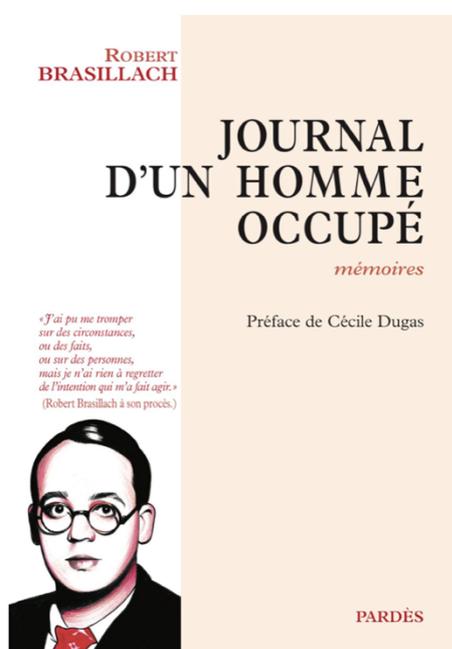
- *Notre avant-guerre* (préface de Peter Tame ; note, notices et iconographie par David Gattegno) ;

« On n'a pas coutume d'écrire ses Mémoires à trente ans », déclare Robert Brasillach dans son propos liminaire à *Notre avant-guerre*. Mais, lorsque l'on mourra cinq ans plus tard...

Rédigé pendant ses loisirs forcés des premiers mois sur la ligne Maginot - entre septembre 1939 et mai 1940 -, *Notre avant-guerre* est, en reprenant les mots qu'il emploiera pour *Le Voleur d'étincelles*, « un album d'images » d'avant la Deuxième Guerre mondiale ; il s'attache à la richesse et à la variété du Paris des années 1920 et 1930. Apparaissent dans le panorama nombre de personnalités, artistiques, littéraires et politiques, bien connues, ainsi que d'autres, qui le sont moins. Les événements majeurs sont commentés par un fin observateur, lucide, qui sait relever le trait saillant des choses. Il s'agit de l'histoire sociale, politique, voire spirituelle, d'un temps, qui, pour révolu qu'il soit, n'en paraît pas moins bien proche de notre époque, temps fertile en talents de toutes sortes, en idées et en crises. Ces

mémoires constituent encore une source d'informations incomparable et incontournable pour ces temps critiques de l'histoire de la France, pour cette période qui n'a pas fini de peser son poids de conséquences sur la nôtre.

L'auteur raconte ses écoles (le lycée Louis-le-Grand et l'École normale supérieure des années 1920), son entrée dans le monde journalistique, son engagement politique (surtout à partir du 6 février 1934), ses voyages - en Belgique, en Italie, en Allemagne et en Espagne -, sur un mode pénétré de nostalgie pour ce qui est perçu comme voué à disparaître. Il admet volontiers que c'était un monde troublé, mais dans lequel lui et sa génération ont vécu ce qu'il appelle « notre jeunesse » selon « les biens les plus précieux » de cet âge : « la fantaisie, l'ironie, la bohème, l'insouciance du lendemain ». Toutes ces « images » d'avant-guerre sont évoquées dans une prose lyrique, quasi poétique, qui ne manquera pas d'enchanter le lecteur d'aujourd'hui. »



- *Journal d'un homme occupé* (préface de Cécile Dugas) ;

« Robert Brasillach concevait le *Journal d'un homme occupé* comme une suite à *Notre avant-guerre*. Ces deux œuvres relèvent du genre des mémoires, dans lequel excelle l'écrivain, très sensible à tout ce qui fait l'atmosphère d'une époque ou d'une année. Cependant, il existe une différence non négligeable entre les deux chroniques. *Notre avant-guerre* est une œuvre achevée et revue par l'auteur lui-même, qui en vit la parution de son vivant, en 1941. *Le Journal d'un homme occupé*, en raison de la fin tragique de Robert Brasillach, est un ensemble de textes, tous écrits par lui, certes, mais dont le montage a été réalisé, après sa mort, selon les instructions qu'il avait laissées. Les éditions *Les Sept Couleurs* en assurèrent la première publication, en 1955.

Le *Journal* n'en est pas pour autant une œuvre mineure. De bons juges ont vu en lui un document historique de première importance. Il regorge, en effet, de notations qui révèlent, sans tricherie ni arrangement a *posteriori*, l'état d'esprit et le

comportement des Français, depuis la défaite et l'armistice de juin 1940 jusqu'aux mois de l'Épuration en 1944-1945.

Le *Journal* permet aussi de comprendre l'itinéraire politique de Robert Brasillach durant l'Occupation. Cette œuvre éclaire, en particulier, ce qu'a représenté la captivité pour l'écrivain : non seulement une épreuve personnelle, qui l'a séparé de son propre passé, mais aussi une épreuve pour la France, déjà saignée à blanc par la Grande Guerre et de nouveau privée de milliers d'hommes retenus prisonniers. Pour faire revenir les captifs, pour lutter contre la malfeasance sans égale du communisme, dont la vision de Katyn l'a plus que jamais convaincu, Robert Brasillach en appelle à une entente entre la France et l'Allemagne et, pour l'avenir, à une Europe des nations, respectées dans leur diversité.

Et puis, en sourdine, sans ostentation mais sans ambiguïté non plus, l'écrivain laisse parler sa foi catholique, dont les *Poèmes de Fresnes* seront l'aboutissement, à la fois douloureux et lumineux. »

Aristide Leucate a rendu compte de ces deux volumes sur "Boulevard Voltaire", le 6 septembre 2020, ainsi que Christophe Geffroy dans *La Nef* (n°329, octobre 2020, p.41, « **La dérive d'un jeune intellectuel** »).

Comptes rendus sur *Notre avant-guerre* :

- « **Jeunesse trépidante et tentation fasciste... L'avant-guerre de Robert Brasillach** », par Camille Galic, « *Polemia.com* », 23 septembre 2020 ;

- « **Notre avant-guerre réédité. Histoire d'une génération d'exception** », par Francis Bergeron, *Présent*, 5 septembre 2020, p.12 ;

- par Bernard Cattaneo, *Courrier de Gironde*, 2 octobre 2020, p.11 ;

- « **Notre avant-guerre de Brasillach** » (rendant aussi compte du Théâtre complet et de Traductions de Shakespeare), par Robert Spieler, *Rivarol*, n°3441, 7 octobre 2020, p.10-11.

- par Olivier Maulin, *Valeurs actuelles*, n°4382, 19 novembre 2020, p.61 ;

- « **Témoin oublié** », par Philippe Mesnard, *Politique Magazine*, n°197, décembre 2020, p.52 ;

« **Nostalgie et fascisme** », par Ange Appino, *L'Incorrect*, n°37, décembre 2020, p.78.

Compte rendu sur *Journal d'un homme occupé* :

- « **Une suite, brillante, à Notre avant-guerre** », par Francis Bergeron, *Présent*, 24 janvier 2020.

- Journal de bord de Jean-Marie Le Pen, n°597, 3 décembre 2020 (à partir de 19').

PRÉSENT LITTÉRAIRE

Samedi 19 septembre 2020 – Présent 9

Entretien avec David Gattegno



« BRASILLACH, éternel jeune homme »

Propos recueillis par **François Franc**
redaction@present.fr

— *Pardès vient de republier Notre avant-guerre (voir Présent du 5 septembre) ; vous avez contribué à cette nouvelle édition ; comment et pourquoi ?*

— Il fallait que ce livre puisse être simplement « accessible » au lecteur du XXI^e siècle, comme il avait été directement à la portée de celui des années quarante du XX^e. Nous avons introduit une imagerie d'époque – mettant ainsi sous les yeux d'aujourd'hui la matière d'hier qu'ils ne peuvent plus voir –, inséré quelques notes en bas de page – précisions sur ce qui est tant passé à l'arrière-plan de l'actualité que nul ne peut plus l'avoir d'emblée en tête –, enfin, des notices apportent les informations factuelles sur l'environnement « socioculturel » d'alors : journaux et revues, courants artistiques, mouvements et partis politiques, mentionnés par Brasillach, textuellement ou allusivement, dont nous n'avons plus une connaissance immédiate. Précisons aussi que les passages censurés sous l'Occupation ont été rétablis.

— *Comment situer ce livre dans l'œuvre de Brasillach ?*

— *Cette œuvre se situe donc, selon vous, bien au-delà de la lecture sociologique que l'on pourrait en faire ?*

— Un exemple saura répondre au mieux : lorsqu'il se rend dans la Belgique de Léon Degrelle, Brasillach aborde ces contrées avec la forêt d'Ardenne de *Comme il vous plaira* en tête ; c'est ainsi qu'il reconnaît instantanément la sylve ardennaise. Shakespeare et Claudel habitent Brasillach aussi intensément que tout ce à quoi il lui arrive d'espérer ou tout ce dont il se prend à désespérer quelquefois ; il a la conscience aiguë du *theatrum mundi* chevillée à l'âme : « Le monde est un théâtre et les hommes et les femmes qui le composent en sont les acteurs » (*Comme il vous plaira*, II, 7).



— *Que peut retenir de Notre avant-guerre un lecteur d'aujourd'hui ?*

— Avant tout, des leçons d'honneur et d'humilité, et ...

<http://arb6245.over-blog.net>, 7 septembre 2020

<https://present.fr/2020/09/18/entretien-avec-david-gattegno-brasillach-eternel-jeune-homme/>



Brasillach pendant son procès en 1945

Depuis que nous avons entrepris de feuilleter *La Bourse égyptienne*, ce quotidien francophone où Guillemain tint chronique de novembre 1937 à octobre 1939, nous avons pu voir que son activité y était avant tout celle d'un critique littéraire, même s'il choisit une bonne part de ses lectures pour des raisons qui ne sont pas seulement littéraires : la philosophie humaine de Sartre, Malraux ou Simenon, par exemple, qui le passionne ou parfois l'intrigue ; ou le catholicisme, si différent chez Mauriac et chez Bernanos qu'il admire tous les deux.

Même lorsqu'il parle d'un ouvrage qui touche de près à l'actualité de cette fin des années trente, il ne se transforme pas en commentateur politique : nous avons pu le vérifier à propos de Céline, dont il admettait lui-même, dans sa vieillesse, n'avoir perçu que très insuffisamment la monstruosité en 1938 et 1939, lorsqu'il rendait compte de ses pamphlets antisémites (cf. Les chroniques du Caire n°4 du 27 mars 2017).

Le cas de figure est encore un peu différent avec Brasillach, dont Guillemain a parlé deux fois : le 14 août 1938 pour son essai biographique *Corneille*, et plus brièvement le 30 juillet 1939 pour son roman *Les Sept Couleurs*.

Je crois que pour apprécier ce qu'il dit, à ces dates-là, de ces deux ouvrages et de leur auteur, il faut opérer un double retour en arrière, sur Brasillach d'abord, mais aussi sur la période de l'immédiat avant-guerre.

Pour nous, Brasillach, c'est avant tout le collaborateur, l'antisémite et le délateur que de Gaulle n'a pas voulu gracier, et qui a été fusillé au fort de Montrouge le 6 février 1945.

C'est cette image-là que Guillemain lui-même a en tête des années plus tard, lorsque, me racontant en 1977 son départ en Suisse, à l'été 1942, il l'attribue aux accusations de gaullisme et d'amitié avec Mauriac lancées contre lui par le journal de Brasillach « *Je suis partout* » (voir P. Berthier, *Henri Guillemain tel quel*, Utovie, 2017, p. 83).

Pour comprendre la différence entre ce propos et ceux que Guillemain tenait sur le même Brasillach près de quarante ans plus tôt, il faut savoir, non d'abord comment Brasillach est mort, mais d'abord ce qu'il était, d'où il venait : c'est d'ailleurs la méthode même de Guillemain...



Robert Brasillach à l'âge de 29 ans.

BRASILLACH

Robert Brasillach, né à Perpignan le 31 mars 1909, est le type du bon élève : bachelier à seize ans, normalien à dix-neuf. Entré rue d'Ulm en 1928, il est pour Guillemin, lui-même élève de l'École de 1923 à 1927, un jeune cadet dont, à un an près, il aurait pu être le camarade. Sans doute pas l'ami, car à vingt ans ces deux jeunes gens prennent des voies opposées : Guillemin a rencontré, à l'extrême-gauche, Marc Sangnier qui le forme et l'influence durablement ; Brasillach, lui, a connu à la khâgne de Louis-le-Grand deux jeunes gens situés dès cette époque sur l'autre bord, Maurice Bardèche (1907-1998) et Thierry Maulnier (1909-1988).

André Bellessort, leur professeur de lettres, leur a fait connaître Maurras ; c'est ainsi que Brasillach devient dès le début des années 1930 un des chroniqueurs littéraires de *L'Action française*, tout en écrivant des essais et plusieurs romans où il exerce sa culture et son intelligence : *Présence de Virgile* (1931) précède le *Corneille* de 1938 dont parle Guillemin ; quant aux *Sept Couleurs*, c'est son cinquième roman depuis *Le Voleur d'étincelles* (1932).

Une autre des passions de Brasillach est le cinéma, dès l'adolescence ; une part notable de son travail de critique lui est consacrée, à tel point qu'en 1935 (il n'a que vingt-six ans) il publie avec son ami Bardèche, devenu son beau-frère, la première édition d'une *Histoire du cinéma*, augmentée et rééditée en 1943 ; proche d'Henri Langlois, le fondateur de la Cinémathèque en 1936, il connaît des cinémas étrangers encore ignorés en France, où il est un des premiers à parler d'Ozu ou de Mizoguchi par exemple.

Il ne s'agit pas de "noyer le poisson" et de faire comme si, devenu rédacteur en chef de *Je suis partout* en 1937, ce brillant sujet de la république des Lettres n'avait pas eu dès lors les comportements qui furent les siens et qui le menèrent à la mort ; il s'agit juste de rappeler qu'en 1938 et même en 1939, Guillemin ne savait pas ce que ferait, pendant l'occupation, cet écrivain qu'il connaît comme son opposé dans le monde des idées, mais sans plus ; c'est comme lui un normalien, un jeune homme intelligent qui s'exprime par ses œuvres.



Maurras et Brasillach en 1938

Ajoutons enfin que si l'habitude du recul historique fait que des millésimes tels que « 1938 » et « 1939 » sonnent sinistrement à nos oreilles, parce que nous connaissons la suite, ce ne sont, pour la plupart de ceux qui les vivent dans le présent, que deux années marquées par la tension internationale ; n'oublions pas que trois mois après l'article de Guillemin sur le *Corneille* de son condisciple, les accords de Munich furent largement vécus (au moins officiellement) comme une opération réussie de sauvegarde de la paix européenne et mondiale.

Tout cela étant dit, nous sommes "armés" pour lire dans leur contexte les propos de Guillemin sur Brasillach.

LES CHRONIQUES DU CAIRE N°8 - GUILLEMIN/BRASILLACH

C'est le 14 août 1938 que *La Bourse égyptienne* publie la chronique sur le *Corneille* ; en voici le premier paragraphe, particulièrement remarquable à mon avis :

Est-ce parce que Thierry Maulnier a publié un *Racine* que Robert Brasillach, son coéquipier, a voulu écrire un *Corneille* ? On a dit de Thierry Maulnier qu'il continuait Maurras ; Brasillach continue donc Léon Daudet. Et il est sûr que, dans ce *Corneille*, quelque chose, en effet, se retrouve de la manière joviale et sommaire dont M. Daudet traite les grands hommes victimes de son choix. Mais de même que Thierry Maulnier est singulièrement plus solide et plus sérieux que M. Maurras, de même Brasillach vient de nous donner un *Corneille* un peu moins bouffon que le Victor Hugo de M. Daudet. Son livre est loin d'être sans valeur, et s'il y a là de la facilité, il y a aussi, à défaut de génie, du talent.

Charles Maurras (1868-1952) et Léon Daudet (1867-1942) sont deux des fondateurs, en 1908, de *L'Action française* ; mais ce n'est pas ostensiblement pour cela que Guillemin les nomme ici tous deux ensembles : c'est parce qu'ils ont tous deux une activité littéraire ou plutôt d'histoire littéraire.

Maurras avait surtout publié en 1902 un livre longtemps célèbre, *Les Amants de Venise*, sur Musset et Sand ; Guillemin a dit plus tard tout le mal qu'il pensait de cet ouvrage romancé, et dans *La Bourse égyptienne* même, il dit pis que pendre des « vies romancées » que continue à écrire le vieux Daudet.

C'est donc bien littérairement que Maulnier (dont le Racine remonte à 1935) et Brasillach « continuent » Maurras et Daudet. Les gens informés savent où se situe, en politique, ce quatuor des deux vieux et des deux jeunes, mais ce n'est pas le sujet ; tout juste un sous-entendu pour initiés.

À preuve le deuxième paragraphe de l'article sur le Corneille ; il est beaucoup plus long et je n'en retiens que ce qui peut faire comprendre l'état d'esprit de Guillemin. Brasillach décrit à n'en pas douter un Corneille fasciste ; Guillemin voit bien cela, mais ne parle que d'« agacements », ajoutant même que « ce n'est pas bien grave » ; voici ce qui n'est pas bien grave :



Charles Maurras et Léon Daudet à
La Fête de Jeanne d'Arc, Paris,
pl St-Augustin, 9 mai 1926.

Nous laisserons donc paisiblement Robert Brasillach célébrer ce qu'il nomme « le fascisme de Pierre Corneille » ; nous consentirons qu'il voie dans les règles d'éducation des Jésuites [...] la méthode même des « régimes totalitaires » : « créer la Force par la Joie » (les majuscules étant de rigueur) ; nous lui passerons encore ce tic, dont il est frappé, de fuir, comme la peste, le mot « patriotisme » pour dire, en toutes circonstances, « nationalisme » ; c'est le style maison. Brasillach est un fervent ami du cinéma ; et il a raison ; mais on peut trouver fatigantes des comparaisons qui se justifient aussi piteusement que celle, par exemple, de Polyeucte et des films de Charlie Chaplin. [Etc.]

Plus le paragraphe avance, plus on voit que Guillemin, parfaitement lucide sur le fait que Brasillach est un fasciste, trouve surtout condamnable la médiocrité intrinsèque de son travail d'essayiste, de son style ampoulé qui ne dit jamais rien directement, bref de son manque de sérieux ; la fin du même deuxième paragraphe, venimeuse en diable, accuse carrément Brasillach de superficialité, voire de plagiat :

Robert Brasillach, ancien élève de l'École Normale Supérieure, s'en voudrait à mort – il le crie sur les toits – de parler de Corneille comme font, paraît-il, les « professeurs » ; ces honnêtes gens [...] sont l'objet préféré de ses exécutions ; d'abord, ce n'est pas gentil pour M. Bellessort qui fut professeur avant d'être académicien et qui, même, eut l'avantage d'avoir jadis Brasillach dans sa classe au lycée Louis-le-Grand ; ensuite j'aime encore mieux un professeur timide et qui parlerait de Corneille sans multiplier les traits de génie, j'aime encore mieux cette pauvre science méticuleuse mais instructive que les plus brillantes considérations et les plus fines [...] ; enfin, il n'est peut-être pas opportun de pourfendre si gaillardement l'Université quand on emprunte à Jules Lemaître, à Lanson, à Péguy, à M. Pierre Lièvre et même à M. Louis Rivaille la plupart des idées sur lesquelles on bâtit son livre.

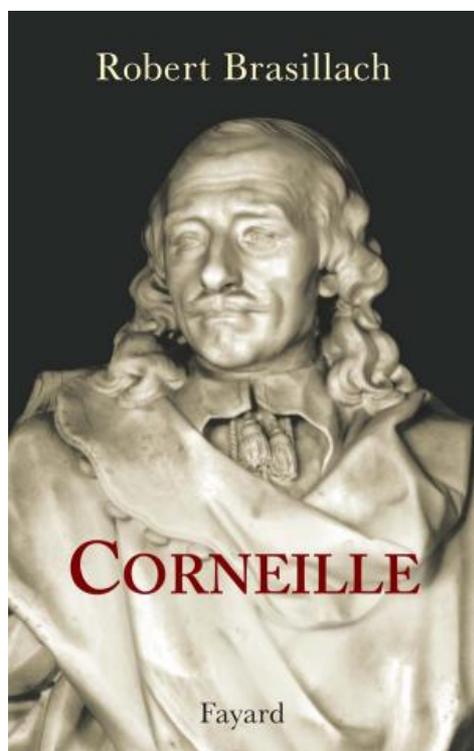
Lemaître, Lanson sont des historiens de la littérature de la génération précédente, et leurs travaux sont respectés : les piller est donc de mauvais goût, de même que puiser chez le patriote Péguy.

Les allusions à Pierre Lièvre (1882-1939) et à Louis Rivaille sont plus perfides encore.

Le premier, connu par la série aimable de ses *Esquisses critiques*, vient de publier *Corneille* et son œuvre, livre tiré de quatre « causeries » radiophoniques (et il est accessoirement l'auteur d'un *Maurras* paru en 1925).

Le second a fait paraître chez Boivin, en 1936, sa thèse sur *Les Débuts de Pierre Corneille*, aussitôt couronnée par l'Académie française, et Guillemin a forcément repéré cet ouvrage, puisque sa propre thèse sur Le « Jocelyn » de Lamartine a été publiée la même année chez le même éditeur : dans l'un et l'autre cas, il s'agit de dire que Brasillach n'a pas hésité à se servir dans ce qui venait de paraître, et que Guillemin, professeur en classes préparatoires et bientôt à l'Université, a toutes les raisons de connaître.

C'est donc bien un article de critique littéraire, hostile mais de critique littéraire, qu'il écrit contre Brasillach.



Pas seulement contre lui, cependant : dès que son livre oublie la rodomontade pour devenir personnel, Guillemin apprécie Brasillach, ainsi : « dans certaines pages où il ressuscite pour nous le visage de Corneille, avec une netteté bouleversante, et dans des paragraphes d'analyse où l'intelligence éclate, et nous ravit ».

Guillemin aime à tel point, alors, que son style à lui aussi s'aiguise, devenant, dès 1938, celui qu'il aura plus tard dans ses propres essais d'histoire littéraire.

Lisez ce qu'il écrit :

Et cette allusion, jetée comme un coup d'épée – cette fois, Brasillach a su s'interdire d'amplifier, et il y a gagné une force inouïe –, cette allusion à la scène muette qui sûrement s'est passée lorsqu'on enterra la Du Parc ; Corneille l'avait aimée ; elle était devenue la maîtresse de Racine ; elle venait de mourir d'une mort brusque et « douteuse » ; Racine suit le convoi ; il est affreusement pâle ; Corneille est là, lui aussi ; il sait ce qui se murmure sur la fin de la comédienne : il regarde à la dérobée ce Racine qui l'offusque, qui lui fait envie, qui lui fait peur. Oui, tout ce qu'il dut y avoir dans ce regard...

Il est frappant de voir Guillemin, dans les passages où il loue Brasillach, lui savoir gré de mettre l'accent sur des aspects que lui aussi privilégiera, plus tard, dans ses portraits.

Ceci, par exemple, à propos du Cid :

[...] personne n'avait su nous faire éprouver avec autant de force cette jeunesse, cet emportement, cette ardeur de l'âme et des sens qui donnent au Cid son frémissement miraculeux : « [...] ce garçon et cette fille sont près l'un de l'autre et ils approchent leurs visages et leurs souffles... leurs mains n'osent pas se toucher, et se touchent... » Ces choses-là sont des réussites.

Le Guillemin qui écrit cela ne dira pas autre chose lorsque, au grand dam des bien-pensants, il essaiera d'imaginer les amours de Jeanne d'Arc (voir le passage « elle a bien dû lui donner ses lèvres », etc., dans *Jeanne, dite Jeanne d'Arc* [1970], Utopie, 2005, p. 38).

Au total, que ce *Corneille* soit teinté de « fascisme » importe peu ; ce qui est dommage, c'est que ce ne soit pas un livre rigoureux :

« On aurait aimé un peu plus de prudence dans l'affirmation, une hâte moins grande à lancer des formules ». Guillemin en cite une liste, de ces formules : « Corneille est successivement sous sa plume le "d'Artagnan du théâtre", le "Tino Rossi de la tragédie", le "Seigneur du Zodiaque", le "prince des alibis", "le Cid du catholicisme", et pour finir "saint Pierre Corneille" [...]. Ce burlesque innocent et juvénile est bien récréatif ».

Comique par exagération... un peu comme Céline.

Le trait final de l'article nous ramène, par un joli mouvement cyclique, à son début. Il s'agit pour Guillemin de finir en reprochant à Brasillach de vouloir faire de Corneille « notre Shakespeare » ; pourtant, Brasillach n'a pas forcément tout à fait tort (cela, c'est moi qui le dis), mais peu importe : savourons la "vacherie" sur laquelle se referme cette chronique :

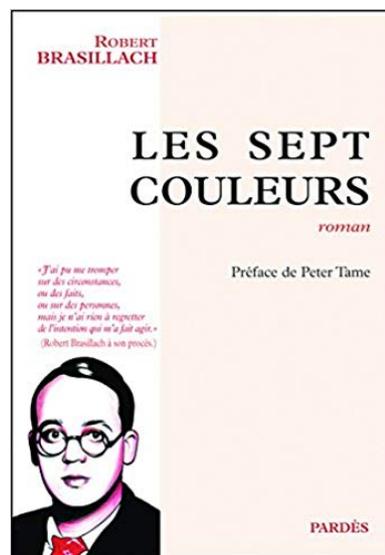
« Allons, la grandeur de Corneille n'est pas là, et c'est vouloir le tuer net que de vouloir crier, en son honneur, au Shakespeare français. Il est ainsi des maladroits qui manient l'éloge comme ils feraient d'une matraque et qui vous assassinent d'un coup Anatole France en l'appelant un maître, ou M. Maurras un penseur ».

La seconde fois que Guillemin parle de Brasillach dans *La Bourse égyptienne*, c'est le 30 juillet 1939 : un mois avant la guerre, mais encore une fois personne ne le sait alors.

Le titre de l'article est « De Robert Brasillach à Henry Bordeaux », car Guillemin partage sa chronique entre deux romans : *Les Sept Couleurs* du premier, et *La Cendre chaude* du second. Il les trouve aussi mauvais l'un que l'autre, mais pas (pas ostensiblement en tout cas) parce que leurs auteurs se situent à son opposé sur l'échiquier politique : parce que ce sont de mauvais romans, tout simplement.

Je donne, ici aussi, l'entrée en matière, qui ne ménage rien :

Pas beaucoup de chance, cette semaine. J'ai voulu me rendre compte de ce que pouvait bien valoir ce roman de Brasillach, annoncé comme un très curieux, très ingénieux essai pour introduire, dans un seul volume et successivement, toutes les formes d'expression littéraire qui peuvent être utilisées dans le genre romanesque. Il paraît qu'il y en a sept : le récit – les lettres – le journal – les réflexions – le dialogue – les documents – le discours (autrement dit : le monologue, le récit à la première personne). C'est cela « *les sept couleurs* ». Le livre porte pour titre, en somme, son procédé de fabrication. On ne peut pas nous dire plus clairement que le contenu n'a aucune importance, que le sujet lui-même n'est pas du tout ce qui compte et qu'il faut chercher l'intérêt de cet ouvrage et le mérite qu'il peut avoir dans cette singularité seulement d'une composition où chaque chapitre est traité sur un mode particulier et constitue, pour ainsi dire, une démonstration expérimentale de telle méthode après telle autre.



On pouvait se douter d'avance que le résultat serait piètre. Le petit jeu de M. Brasillach n'aura guère amusé que lui, si tant est qu'il y ait trouvé du plaisir. Il est très difficile de prétendre retenir sérieusement notre attention en se bornant à nous offrir le spectacle un peu chiche d'un exercice de gymnastique élémentaire.

Intéressante, cette ironie de Guillemin, car elle préfigure son incompréhension, bien plus tard, du « nouveau roman » et son recul devant l'impersonnalité du structuralisme.

J'avoue n'avoir pas lu (et j'ai tort) *Les Sept Couleurs*, peut-être est-ce un mauvais roman, et peut-être pas, vu l'intelligence de son auteur. Mais pour Guillemin qui veut palper la vérité de l'humain, rien à dire en faveur de Brasillach dans ce « petit scénario très chétif ; encore une fois, ce n'est pas le drame, ou l'aventure, qui a fait l'objet de ses soins ; rien que la couleur – ou plus exactement le barbouillage ».

Mieux vaut encore Brasillach essayiste, voire journaliste.

« C'est un polémiste qui a de la verve, c'est un essayiste qui a du talent ; il est un peu hâtif, [...] il perd pied assez souvent et se jette dans un verbiage dont il s'enivre. [...] Mais enfin son *Virgile*, ses *Portraits*, son *Corneille* se lisent [...] Ses romans, au contraire, n'ont rien pour eux ».

Et Guillemin risque un classement au mérite, bien intéressant à lire en cette année 1939 :

Le romancier est un être qui ajoute aux créatures de ce monde d'autres créatures nées de son esprit et qui, cependant, prennent place, mystérieusement, parmi nous. Stendhal, Flaubert, Balzac, Hugo lui-même ont réussi ce miracle ; Bourget a eu cette chance, une fois ; à l'heure où nous sommes, Mauriac, Duhamel sont des créateurs. Et je crois bien que Troyat est de leur race, comme aussi, peut-être, Simenon. Le pauvre Brasillach n'a rien à voir avec ces prédestinés.

Ceux qui connaissent bien Guillemin ne manqueront pas de sourire en le voyant ici saluer Duhamel, qu'il assassinera plus tard (voir *Henri Guillemin* tel quel, p. 98).

Rien d'autre sur le roman de Brasillach, sinon pour constater sur le ton le plus neutre (en apparence) :

« Il nous promène [...] de l'Italie fasciste au Troisième Reich, pour nous acheminer enfin vers l'Espagne de Franco. Il appelle en vain l'actualité à son secours pour tenter d'animer son morne produit ; [...] il termine par des fragments de son prochain livre sur la guerre d'Espagne. Tout cela est bien affligeant. »

Je dis « le plus neutre en apparence », parce que je me demande si Guillemin dans ces deux articles, n'a pas utilisé la littérature pour dire l'arrière-fond de sa pensée sans choquer le lectorat de *La Bourse égyptienne*, qui ne devait pas être majoritairement de gauche ; il a des griefs, et sérieux, contre Brasillach essayiste et écrivain ; mais enfin, il savait bien qui était, par ailleurs, l'« affligeant » Brasillach. Non ? Je pose au moins la question.

Article rédigé par Patrick Berthier
Les Ami(e)s de Henri Guillemin, 3 juillet 2020

<http://www.henriguillemin.org/livres/quand-guillemin-lisait-brasillach/>

Notre avant-guerre de Brasillach

ÉCRIRE ses mémoires à l'âge de trente ans est peu banal. Robert Brasillach, qui mourra cinq ans plus tard sous les balles du régime avait-il la prescience de son tragique destin ? En tout cas, *Notre avant-guerre*, composé entre septembre 1939 et mai 1940, alors que l'auteur était cantonné sur la ligne Maginot, est un livre magnifique, préfacé de plus par le talentueux connaisseur de l'œuvre de Brasillach, Peter Tame. A noter aussi un appareil de notices très intéressant, de David Gattegno, illustrant les partis, mouvements et journaux cités dans l'ouvrage. Les premiers chapitres du livre concernent la vie d'un jeune étudiant et de ses camarades, à Paris, de 1925 à 1932, une période que l'auteur appelle à la fois « la fin de l'après-guerre » et « le commencement de l'avant-guerre ». La deuxième partie des mémoires évoque d'abord la politique, son hostilité au Front populaire et son engagement idéologique dans la voie d'un fascisme français. Et puis, il y a l'évocation de ses voyages en Europe, donnant naissance à des reportages pittoresques, à la découverte des fascismes européens, surtout en Hollande, en Espagne, en Belgique, en Italie et en Allemagne. Le livre qui nous est proposé par les éditions Pardès, qui ont entrepris la réédition de l'œuvre complète de Brasillach, est la version complète, non caviardée, où des passages critiques à l'égard du national-socialisme allemand ont été rétablis. On découvre d'ailleurs que Brasillach n'était absolument pas un hitlérien frénétique. Ces passages caviardés pour échapper à la censure allemande l'ont-ils été par l'auteur lui-même, par son beau-frère, Maurice Bardèche, ou par l'éditeur ? On l'ignore.

Ce fut en novembre 1925 que Robert Brasillach débarqua pour la première fois à Paris de sa Catalogne natale. Il sillonne Paris avec son « petit groupe d'amis » du Lycée Louis-le-Grand et de l'École normale supérieure (un lieu « magique » qui l'enchantait par sa liberté et son « anarchie légale »). Il écrit : « Notre patrie restait toujours le Quartier latin, notre jardin le Luxembourg, nos cafés les étroites salles du boulevard Saint-Michel ». Ses amis sont Thierry Maulnier, Georges Blond, José Lupin, Roger Vaillant, et celui qui deviendra le beau-frère de Brasillach, Maurice Bardèche. Ces années représentent pour Brasillach « l'éternel matin profond de la jeunesse ». C'est à Louis-le-Grand qu'a commencé, dans la « fièvre de la jeunesse et de l'amitié », son compagnonnage avec l'Action française qui représentait pour lui et pour d'autres « la jeunesse du nationalisme, une sorte de "pré-fascisme" déjà dans l'air ». Le mémorialiste ne cède cependant pas une certaine appétence pour l'anarchie ! Il écrit : « Nous avions dix-huit ans, un peu de confusion d'esprit, pas mal de dégoût du monde moderne, et quelque penchant foncier pour l'anarchie ».

Brasillach va faire la rencontre capitale de Charles Maurras et de l'historien Jacques Bainville. Il sera écrivain et journaliste. Ses « états de service » laissent pantouffes. A vingt ans, il est devenu un critique littéraire reconnu, voire un arbitre des goûts littéraires de l'époque. Le nombre de journaux auxquels Brasillach va collaborer dans les années qui suivent est impressionnant : *l'Action française*, *Candida*, *Combat*, *Je suis partout*, etc. Dans ses Mémoires, Brasillach peint « ces heures prêtes à disparaître à tout jamais », ce Paris de l'entre-deux-guerres, avec une langue poétique, fluide, souvent ironique, car Brasillach ne s'est jamais pris au sérieux. On entend les chansons, on écoute les bruits, on sent les odeurs. La voix de Léon Blum est « languissante », celle de Tino Rossi, « douce ». Et puis, dès 1930, l'auteur sent que le des-

tin « frappait à la porte ». Brasillach va devenir le poète du fascisme « immense et rouge »...

PARIS, À NOUS DEUX !

L'auteur se plaît à ranimer autour de lui sa dix-septième année, où il découvre Paris, une ville alors sillonnée de tramways, où « le receveur tendait des billets roses, jaunes et bleus », où « les timbres bleus coûtaient six sous ». Tous les chauffeurs de taxi étaient princes russes, note-t-il. Dans la rue Rataud, raconte Brasillach, « un chevrier menait encore ses chèvres, au petit matin, sur les pentes de la colline Sainte-Genève ». On admire les meubles « garantis pour longtemps de Monsieur Lévitane ». Dans les années 1950, on entend encore à la radio la publicité Lévitane, sous forme de chansonnette : « Bonjour Monsieur Lévitane, ça c'est du meuble, ça c'est du meuble »...

On regarde en riant « les albums et dessins du plus grand historien de l'époque », le caricaturiste Sennepe, qui brocarde la gauche et les radicaux. « Le jazz devenait langoureux, les guitares hawaïennes faisaient entendre leurs mialements », on se « déhanchait à la mode nègre », on chantait « Nuit de Chine, nuit caline, nuit d'amour », les femmes portaient la robe au genou, en forme de chemise, les cheveux souvent coupés « à la garçonne », la belote avait remplacé la manille, on dansait le charleston, on écoutait Mistinguett, Maurice Chevalier et une nouvelle étoile se levait, « bien faite pour cette époque », note Brasillach : « les vingt ans crépus, agiles et noirs » de Joséphine Baker. Curieusement, « les jeunes Français se disaient que l'époque était calme et terne ». Brasillach a ce trait d'humour (noir) : « Ils ne faisaient pas assez confiance à l'imagination du destin »...

Brasillach n'a pas son pareil pour dépeindre une ambiance, un paysage et la « musique » de cette ville qui fut magnifique : Paris. Il raconte ses promenades, au petit matin, avec ses amis qui, comme lui, préparent Normale/Sup : « Nous allions à pied, à travers le boulevard Saint-Michel et les Halles encombrées, prendre un café-crème à la Maison du café, boulevard Montmartre, et nous découvrons le Paris matinal, celui qui nous était le plus secret, avec ses cris, ses montagnes de légumes, l'odeur fraîche des boutiques ouvertes, les viandes en tas, les poissons gris et blancs ». « Ces années-là, raconte Brasillach, ont été les années de l'amitié. Nous parlions de toutes choses, de la poésie et de Dieu et de la nation, et nous étions tout près de nouer les liens les plus forts et les plus beaux qui aient jamais été, ceux de la jeune amitié ».

BRASILLACH ET LE THÉÂTRE

Robert Brasillach était fou de théâtre et fréquentait assidûment, avec ses amis, les théâtres parisiens. Son amitié avec Georges Pitoëff, immense metteur en scène de théâtre, mais aussi comédien, d'origine russe, et son épouse Ludmilla, une merveilleuse comédienne de théâtre, fut lumineuse. Il conserva jusque dans sa cellule de condamné à mort, jusqu'à la fin, la photo de Ludmilla en prière, « pâle apparition, les mains jointes vers le ciel » dans le rôle de Sainte Jeanne d'Arc (cette image est reproduite page 130 dans *Notre avant-guerre*). Peut-être fut-ce la dernière image qu'il contempla avant de quitter ce monde.

Les éditions Pardès, qui font un travail de Mémoire absolument remarquable (les œuvres de Drieu La Rochelle sont en cours d'édition, après celles de Brasillach),

viennent d'éditer deux livres relativement peu connus du grand poète assassiné : son *Théâtre complet* et ses *Traductions de Shakespeare*. Son théâtre complet ? Il s'agit de *Domrême*, *La reine de Césarée* (Bérénice) et *L'Adaptation scénique du procès de Jeanne d'Arc*. Dans *La Reine de Césarée*, dans la première scène de l'Acte 1, Paulin, le jeune confident de l'empereur Titus, qui représente le militantisme romain « fasciste », s'adresse ainsi à l'empereur : « La jeunesse du pays vous forcera à la grandeur ». Titus lui réplique : « Et moi, j'aimerais mieux lui permettre le bonheur ». Tout est dit dans cet échange...

Les traductions de Shakespeare ? Brasillach a traduit *La Tragédie d'Hamlet*, *Macbeth* et *Le marchand de Venise*, cette dernière pièce étant supposée aujourd'hui être quelque peu nauséabonde, car légèrement antisémite, mettant en scène un être vil, Shylock, qui se trouve être juif. On y lit ces phrases prononcées par un des personnages : « Songez, je vous prie, que vous discutez avec un juif. Autant, vaudrait-il aller vous installer sur la plage et dire à la grande marée d'abaïsser sa hauteur naturelle, autant vaudrait demander au loup pourquoi il fait bêler la brebis après son agneau, autant vaudrait accomplir la tâche la plus dure, que d'essayer (car il n'est rien de plus dur) d'attendrir ce cœur judaïque ». Autant dire qu'il s'agit d'une pièce que l'on ne représente que rarement dans les synagogues... Mais revenons aux traductions de Shakespeare par Brasillach. La traduction est, selon le préfacier de l'ouvrage, Peter Tame, rejoint par d'autres critiques littéraires, quasi impossible ou, du moins très difficile. Le lecteur curieux sera passionné par cette analyse de Peter Tame : il y a le rythme des phrases, poétique voire musical, qui ne se transmet en aucune langue, les effets linguistiques très difficiles à rendre : l'assonance, l'alternance, la rhétorique, la comparaison, la métaphore, les rimes et, surtout, les jeux de mot, les archaïsmes et néologismes, les allusions culturelles obscures, la syntaxe elliptique, les vers structurés et les vers libres, etc. Mais Brasillach est poète. Il est donc sensible, plus que d'autres, à la « musique » d'une langue. Il était âgé de vingt-deux ans quand il traduisit Shakespeare que Brasillach qualifiait de « plus grand génie dramatique de tous les temps »...

BRASILLACH RENCONTRE LA POLITIQUE

Qu'en est-il de la rencontre de Brasillach et de la politique ? « Nous n'étions pas libéraux mais nous étions tolérants », dit-il. Ses premières réflexions politiques rencontrent l'Action française, qui dominait alors sans conteste le Quartier latin, et Charles Maurras : « Subitement un monde s'offrait, celui de la raison, celui de la précision, celui de la vérité ». Les partis de droite lui semblent « bourgeois et vieillots ». Le fascisme italien n'avait suscité en France « qu'une imitation fautive, dirigée par un lunatique fort suspect, Georges Valois, dont nous faisons des

gorges chaudes ». Une sorte de pré-fascisme est cependant dans l'air, « l'union d'une doctrine sociale forte et l'intelligence nationale ». Dès lors, dit Brasillach, « la précision de l'idée fasciste ou nationale-socialiste a toujours été depuis notre grande recherche ». En attendant d'approfondir le sujet, Brasillach et ses amis se définissent « avant toutes choses anarchistes de tempérament », lisant certes *L'Action française* mais aussi *Le Canard enchaîné*. Brasillach nous fait cette curieuse confidence : « Nous ne manquions pas d'amitié intellectuelle pour le communisme ». Jacques Doriot (qui n'avait pas encore rompu avec le parti) leur apparaît comme « une figure curieuse, dangereuse et attirante ». Toute cette belle jeunesse découvre aussi le cinéma, mais puis parlant : Charlot et *La Ruée vers l'or* (que Brasillach aime beaucoup), Greta Garbo, Rudolf Valentino, l'expressionnisme allemand. Brasillach passe ses vacances dans sa chère Catalogne. Il y rencontre un jeune homme, Jaime Miravittles, qui sera secrétaire général des milices antifascistes, qui deviendra son ami. Communiste (il rompra avec le parti), il s'était évadé d'Espagne après un attentat manqué et avait été condamné à mort par contumace. Robert Brasillach a ces mots terribles, qui font froid dans le dos, quand on songe à son destin : « Condamné à mort à vingt ans, n'était-ce pas magnifique ? Nous le pensions tous... »

Brasillach va collaborer à *L'Action française* comme critique littéraire. Il est alors âgé de vingt-deux ans, ce qui paraît incroyable. Un jour d'avril 1930, accompagné de Thierry Maulnier et de Maurice Bardèche, il fut reçu par le comte de Paris, au Manoir d'Anjou, en Belgique. Brasillach, sous le charme et que l'on connaît plus lucide, raconte : « Le comte de Paris avait alors vingt-deux ans, il était d'une extraordinaire séduction et nous frappa par son prodigieux art d'écouter. Il hochait la tête à nos moindres propos comme pour nous persuader de notre propre génie. Il levait sur nous ses beaux yeux pâles, ses fines mains asiatiques. Nous revînmes absolument conquis ». Brasillach ignorait certainement que les imbéciles, n'ayant rien à dire, affectionnent ce type de comportement qui leur évite d'étaler leur nullité. Le comte de Paris, qui était un imbécile d'élite, allait rompre quelques années plus tard avec l'Action française, trop « diabolisée », dirait Marine Le Pen, sera mêlé à l'assassinat de Darlan, prendra pour argent comptant les promesses de restauration formulées par De Gaulle, qui mentait, comme on le sait, comme un arracheur de dents, et enfin, dilapidera le patrimoine de sa lignée au profit, dit-on, de sa maîtresse.

«L'APRÈS-GUERRE AGONISAIT DOUCEMENT»

« L'après-guerre agonisait doucement », écrit Brasillach. Pour Léon Blum, « l'agitateur Hitler » était éloigné, malgré ses succès, de « l'espérance même du pouvoir ». Pendant ce temps, commente l'au-

NOUVELLE VIDÉO RIVAROLIENNE : «HERVÉ RYSSSEN EN PRISON»

La trentième vidéo rivarolienne, celle d'octobre 2020, vient d'être mise en ligne. Intitulée « Hervé Ryssen en prison », cette vidéo où le directeur de RIVAROL est interrogé comme d'habitude par Florian Rouanet évoque longuement l'incarcération d'Hervé Ryssen, ses causes, sa signification, ses conséquences. Jérôme Bourbon fait un historique détaillé et précis de la répression en France depuis trente ans et l'adoption de la loi Gayssot en 1990, évoque et explique le pourquoi du renforcement, de l'aggravation de la répression en France. Le directeur de RIVAROL s'attarde également sur les réactions diverses à l'incarcération d'un écrivain. Il évoque par ailleurs avec son intervieweur la tyrannie sanitaire, les menaces de reconfinement, l'évolution des mouvements populistes en Europe, les avancées du lobby LGBT en Occident et dans le monde entier. 80 minutes garanties sans langue de bois. À écouter et à faire partager !

On peut visionner cette vidéo soit en page accueil de notre site www.rivarol.com, soit en se rendant directement sur notre chaîne YouTube Hebdomadaire RIVAROL (en tapant sur la barre d'adresse de Google : Rivarol hebdo youTube). Bon visionnage à tous !

Rivarol, 7 Octobre 2020

Portraits littéraires de Robert Brasillach

ROBERT
BRASILLACH

PORTRAITS

chroniques littéraires

Préface de Peter Tame

« J'ai pu me remémorer
sur des circonstances,
ou des faits,
ou sur des personnes,
mais je n'ai rien à regretter
de l'homme que m'a fait agir »
(Robert Brasillach à son procès.)



PARDÈS

LES ÉDITIONS Pardès, qui ont entrepris de rééditer l'intégralité de l'œuvre de Robert Brasillach, nous offrent *Portraits*, qui est une galerie de portraits littéraires, du début de sa carrière littéraire en 1931 (il était âgé de vingt ans) à 1934, rédigés et compilés par l'auteur et parus en octobre 1935. Barrès, Cocteau, Proust, Giraudoux, Anna de Noailles, Paul Morand, Joseph Delteil, Henry de Montherlant, André Malraux, Drieu La Rochelle et Jean Guéhenno figurent dans cette galerie. Penchons-nous sur quelques-uns de ces écrivains que Brasillach a aimés (et parfois rudoyés).

COLETTE

Dans les pages consacrées à Colette, qu'il aimait beaucoup, on retrouve le merveilleux style de Brasillach. Jugez-en : « *Par ces jours sans limite d'aot, dont le grave poids si fort s'impose à l'âme, par cette lumière perpétuellement tremblante (sur la mer rase à peine rétractile, sur le sable brûlant qui craque aux pieds nus, sur la montagne creusée de gorges violettes, où brûle une pinède résineuse), on n'entendra que le frottement de l'eau qui grignote ses rives, pareil au chat endormi qui carde le tapis de ses griffes. Demain matin, quand le soleil globuleux tremblera au-dessus de la mer, dans son halo de buée, nous reviendrons voir le sable poli* ». De Colette qui aimait tant les bêtes, Brasillach dit : « *Colette n'a pas besoin d'étendre la main pour savoir s'il pleut, et elle se sent parente des bêtes, car les bêtes savent quand il va pleuvoir, savent l'orage, la grêle, le froid qui vient* ». Et Brasillach de s'en prendre « *au père du romantisme, à la source immense d'erreurs et de péchés que fut Jean-Jacques Rousseau* » qui, « *conjointement, découvrit les puissances de la nature, et l'individu. Le romantisme français, à sa suite, chanta les désastreuses louanges de l'individu, mais s'occupa de la nature beaucoup moins que ne le disent les manuels* ». » Robert Brasillach était âgé de vingt ans quand il écrivait ces lignes...

CHARLES MAURRAS

Quant à Charles Maurras, « *ce logicien, ce raisonneur* », il est aussi pour Brasillach un grand poète. Il cite ces lignes « *admirables* » : « *La journée va finir sans flammes ; j'ai prié pour qu'on allumât point. Que le soir monte avec ses fumées incertaines ; le détail, l'accident y seront noyés, il me restera l'essentiel. Ai-je rien demandé d'autre à la vie ?* » L'auteur de la préface, Peter Tame, note cependant que Charles Maurras n'est sans doute cependant pas aussi « *charnel* » ou « *romantique* » que le prétend Brasillach. A propos de la doctrine de Maurras, le jeune poète écrit : « *Devant les menaces des collectivismes, américain ou russe, sans avoir*

changé une ligne ou renié une attitude, elle paraît aujourd'hui l'abri le plus sûr pour les libertés de l'individu menacé ». Brasillach cite cette profonde pensée de Maurras : « *La vérité est intraitable... Elle ne varie pas au fond de son ciel. Ce qui est, est. Ce qui n'est pas, n'est pas* ». Brasillach note : nous le voyons condamner ce sophisme que nous sommes obligés d'aimer les autres patries : mais non, dit Maurras, « *ce sont les hommes que nous devons aimer, nous n'avons aucune obligation filiale envers les parents d'autrui* ». L'auteur relève que c'est une des paroles les plus fortes de son œuvre, et l'une des plus importantes.

BARRÈS

Évoquant Maurice Barrès, Brasillach fait un beau compliment à Henry de Montherlant qui est de ceux qui « *rappellent le plus Barrès aujourd'hui* », et qui avec « *sa négligence de race, sa phrase inadomptée, rappelle au moins autant Saint-Simon que Chateaubriand* ». Si Barrès a tant plu aux jeunes gens, s'il fut le fameux *princeps juventutis* (prince de la jeunesse) que l'on sait, écrit Brasillach, « *c'est d'abord pour cet accord avec la beauté du monde, avec son pouvoir charnel* ». Barrès, dans ses cahiers, évoque souvent cet « *univers apparent, dans toute sa grâce chaude, toute la mélancolie de sa vie éphémère* ». Lissons ces quelques mots : « *Le premier soir d'été nous rapporte tous les étés où nous fumes baignés, leurs appels confus, leurs promesses mal tenues ; des parfums, des chanteuses là-bas, derrière une large eau courante* ». « *Les fils de la terre doivent être accordés aux étoiles* ». Barrès évoque cette « *alliance entre les nymphes des bois, les vieux dieux dépossédés, et les voix les plus hautes du christianisme* ». Brasillach poursuit : « *Il aimait ces textes du Moyen Âge où les déesses antiques servent à proclamer la gloire du Christ, il aimait ce Dante qui parla un jour du grand Jupiter crucifié pour nous. Le catholicisme était une vérité dont il avait un besoin intime* ».

PAUL MORAND

Les pages consacrées à Paul Morand par Brasillach sont souvent amusantes. « *Assez intelligent, trop intelligent, il est au moins aussi habile qu'intelligent. Il s'est installé confortablement dans notre époque, et s'y trouve très bien. Pourvu qu'il ait à portée de main ses quatre changements de vitesse et son démarrage électrique, il ne se préoccupe pas des freins et du rétroviseur. But : le bout du monde. Vitesse : cent quatre-vingts à l'heure* ». « *C'est un solide jeune homme, dit Brasillach, sans scrupule, qui a l'esprit net, ignore à peu près le regret, et n'a jamais songé au culte du moi. Il accepte son existence sans en douter et son cartésianisme ne va pas au-delà du "je suis"* ». Brasillach poursuit : « *Auteur de nouvelles rapides et surprenantes, où semblaient se mêler les airs du jazz et l'érotisme superficiel à la mode, il a commencé à étonner le monde par un art scintillant, fait de comparaisons baroques et de notations brèves* ». Les lignes qui suivent sont un bel exemple de l'humour de Brasillach. Jugez-en : « *M. Paul Morand est un excellent observateur, et par certains côtés un moraliste : comme la plupart des moralistes, il a vécu dans des bars ouverts la nuit, il a expérimenté des cocktails, et il a de belles relations. C'est la meilleure manière d'avoir sur le monde des opinions désabusées et hautaines. Alcool à part, c'est ainsi que procédèrent Sénèque et La Bruyère. La méthode doit avoir du bon...* »

Évoquant le Paul Morand et ses débuts littéraires, il écrit : « *C'était un bon témoin, le témoin d'un monde d'oisifs, de déclassés, de noctambules et de canailles* ». Dans son livre, *Londres*, Paul Morand décrit la vie de la cité, archaïque et moderne, Soho colonisé par l'Italie, Whitechapel roman-

tique, et ces images qui rappellent les romans de Dickens. Brasillach commente avec humour : « *Pour une telle réussite, il faut avoir nourri son corps de ces toasts anglais, de cette cuisine anglaise détestable, de ce lait et de ce beurre merveilleux, et avoir pendant des années fait alterner le meilleur thé et le plus mauvais café de l'univers. Il faut avoir longuement nourri son esprit de l'humour anglais, de la grâce et de la raideur anglaises. Alors la seule odeur du brouillard, un seul coup de l'horloge de Big Ben, permettent d'évoquer tout ce qu'on voit et tout ce qu'on ne voit pas* ». Paul Morand, qui s'appelait lui-même « *le chroniqueur du XX^e siècle* », fut aussi l'auteur de quelques articles qui firent scandale. Lisons ces lignes que rappelle Brasillach, qui résonnent sinistrement, aujourd'hui : « *Et maintenant, faites entrer les nègres ! Et les nègres entrent dans notre décadence comme ils entrèrent dans Carthage et dans Byzance, car on revoit leur ricanement lippu au chevet de toutes les civilisations blanches moribondes... Tous les pays tuent leur vermine, sauf le nôtre* ».

ANDRÉ MALRAUX

Comme Drieu La Rochelle, Brasillach éprouva une sorte de fascination pour Malraux. Il aime *Les Conquérants*, qui « *saisissait dès l'abord par une intelligence aigüe et par un désenchantement viril tout à fait extraordinaire* » et *La Condition humaine* pour « *l'intelligence et l'amertume* », tout en considérant curieusement que « *ces livres sont, si l'on veut, illisibles, parce qu'ils sont obscurs* ». Ils nous plongent, dit Brasillach, « *dans une atmosphère tout à fait remarquable. Le meurtre sans but, la révolution sans espoir, les massacres, les fleuves immenses et pourris, la nuit chinoise et la brume chinoise, et l'implacable soleil chinois, et les supplices* », composant « *une symphonie nocturne qu'on ne peut oublier* ». Brasillach ajoute : « *Je ne connais pas plus après désespoir que celui des livres de M. Malraux, de désespoir plus désenchanté, plus oriental* ». Brasillach poursuit avec cette considération d'un noir pessimisme : « *Croit-on que ces hommes désirent vraiment sauver un peuple de l'oppression, un peuple ou une classe ? Ils s'en moquent, à vrai dire, et la charité, même déformée, leur a toujours été étrangère. Ils travaillent pour eux seuls. Ils sont des artistes* ». Quant à l'« *héroïsme* » des personnages de Malraux, il agit à la manière d'une drogue : « *un héroïsme sans autre raison que lui-même, un héroïsme qui ne sert qu'à l'individu, où se mêle merveilleusement le goût du sang et des supplices, un héroïsme qui ne va jamais sans une complaisance bien terrible pour la souffrance et la mort* ». Brasillach, fasciné, conclut : « *Ces livres obscurs, ces livres souvent illisibles, qui sont parmi les plus curieux de notre temps, apparaîtront en définitive comme des manuels de cruauté* ».

DRIEU LA ROCHELLE

De façon inattendue, Robert Brasillach se montre très critique à l'égard des livres de Pierre Drieu La Rochelle. Il y avait certes, dit Brasillach, dans ses premiers livres, dont *Mesure de la France*, « *une flamme* » qui, dit-il, « *ne brûlait sans doute que de la paille* ». Ses premiers romans, *Une femme à sa fenêtre*,

L'Homme couvert de femmes, Blèche ? La « plus stupéfiante déception ». Et ce n'est pas fini : « *M. Drieu La Rochelle avait choisi les histoires les plus vides et les plus sottes. Il s'était fourni de décors et de personnages chez M. Paul Morand, sans avoir de celui-ci ni l'habileté ni l'observation courte et précise* ». Et d'évoquer « *les héros les plus fabriqués dans les intrigues les plus plates. Voilà ce qui nous était présenté comme la peinture de la jeunesse moderne* ». Brasillach se montre très sévère avec la suite de l'œuvre de Drieu dont le *Journal d'un homme trompé* : « *Je ne crois pas avoir réussi à lire sans distraction, sans mauvaise humeur, sans interruption et sans reprise, tranchons d'un mot, sans ennui, aucune des nouvelles qui composent le "Journal d'un homme trompé"* ». Et Brasillach, cruel, d'ajouter : « *Si, dans ses essais, il vaticane volontiers sur l'avenir de l'Europe et la mesure de la France, le seul horizon qui borne la vie de ses pantins est l'horizon sentimental et charnel* ». Seule *La Comédie de Charlevoix* trouve quelque grâce à ses yeux. Brasillach se montre aussi parfois amusant au détriment de Drieu. Il évoque ainsi le héros du *Chef qui*, à la fin d'un discours enflammé, proclama : « *Nous ne savons pas ce qu'il faut faire, mais nous le ferons* ».

Commentaire drôle de Brasillach : « *tous les spectateurs se retournèrent pour voir si, par hasard, le colonel de La Rocque (qui était connu pour sa pusillanimité) n'était pas dans la salle* ». Sans pitié, le poète que l'on a connu plus tendre, commente : « *M. Drieu La Rochelle venait, dans une formule d'un humour involontaire, de résumer toute son activité littéraire et politique* ». Pour ce qui est des essais et de la pensée politique de Drieu, Brasillach n'est guère plus modéré dans sa critique. Exemples : « *Il aimait sa patrie, aimait l'Europe, aimait Genève (la Société des Nations, ancêtre de l'ONU), selon la mode* » ; « *Il emploie, un peu à tort et à travers, le vocabulaire du fascisme, celui de l'Action française, celui des néos (les néo-socialistes de Déat)* » ; « *Cet esprit confus représente beaucoup d'esprits confus qui sentent confusément une vérité complexe* ».

R. S.

Portraits, Chroniques littéraires de Robert Brasillach, 220 pages, 18 euros, éditions Pardès, chez votre librairie ou sur Amazon ou Akribéa.

Bulletin d'abonnement à RIVAROL

NOM :

Prénom :

Courrier électronique :

Adresse :

Code postal :

Ville :

Pays :

Formule d'abonnement (cochez la formule choisie) :

Trois mois : 40 €

Six mois : 70 €

Un an : 125 €

Deux ans : 215 €

Soutien 1 an : 175 €

Propagande 1 an : 210 €

A vie : 2 000 € (3 000 € avec l'abonnement à vie à *Écrits de Paris*)

Un an pour personnes en grande difficulté : 100 €

Numérique : 80 € (150 € pour un abonnement papier et numérique)

Prélèvement mensuel : 12 € par mois (15 € pour un abonnement à *Écrits de Paris* en plus de celui de RIVAROL)

IBAN et BIC pour les abonnements par prélèvement mensuel.

Paiement possible par Paypal depuis le site : boutique-rivarol.com

ou par virement bancaire sur notre compte à la Banque postale :

IBAN : FR33 2004 1000 0104 5321 9K02 048

BIC : PSSFTF PPAR

Rivarol, N°2440, 3 septembre 2020

Brasillach, critique cornélien

■ **Didier Dantal**
redaction@present.fr

DANS LES ÉCRIVAINS qu'il examine, Brasillach part de la mise en évidence d'une tension, d'un état de conflit intime : sensibilité et intelligence, poésie et raison, charnel et spirituel, abstrait et concret, tels sont quelques-uns des couples antithétiques qui traversent les portraits rassemblés ici, de Colette à Jean Guéhenno. Tout son propos consiste à montrer comment l'écrivain a résolu la contradiction initiale, comment il est parvenu à en faire la matière de son œuvre. Car chaque grand auteur se mesure à sa capacité de résorption du débat qui l'anime. Celui qui ne résout pas son propre dilemme est pour Brasillach, critique d'inspiration cornélienne, un auteur inabouti, qui ne peut totalement le satisfaire. « Le plus grand écrivain, dit-il, serait celui qui unirait en lui un classique et un romantique » : en une synthèse qu'il nomme *réaliste*.

Ainsi Maurras, le théoricien de la monarchie, qu'on réduit à un logicien abstrait, est-il en réalité, selon Brasillach, avant tout « un homme dont la raison d'être est le concret », un poète habité par une musique intérieure : « Saluons chez Charles Maurras ces aspects éternellement doubles, cette fécondité : Pascal ne pensait-il pas que la vertu des grandes doctrines était d'accorder les contraires ? » Ainsi la grande Colette tire-t-elle une intelligence singulière et même une espèce d'intuition cosmique de sa connaissance des choses les plus humbles. Cette « sagesse matérielle », à laquelle elle parvient à ses plus beaux moments, n'est pas un oxymore : c'est la formule même de son génie.

De même, la réussite d'un Barrès réside dans ce mariage improbable : la communion des vivants et des morts. Quant à la réussite de Mme de Noailles, elle tient pour le critique dans un « double chant », à la fois de possession et de douleur, qu'il perçoit dans chacun de ses poèmes : « cette hâte à vivre, cet emportement, ce geste de mains tendues, pour toucher et pour prendre, pour garder si possible » et, en même temps, ce geste de désespoir de celle qui « sait qu'on ne peut rien garder ».

Dans le cas de Proust, auquel pas moins de quatre études sont consacrées, le mariage sera celui du présent et du passé, à travers la mémoire chargée d'opérer la synthèse : sitôt que le passé peut se superposer au présent, le miracle s'accomplit. Superposition que Brasillach, utilisant le langage du cinéma, qualifie de *surimpression*, signalant même chez l'auteur de *La Recherche* une véritable « poésie de la surimpression ».

Si l'on veut préciser davantage encore le fond de la critique brasillachienne, on dira qu'elle travaille à réconcilier autant qu'il est possible, à faire se rejoindre les opposés. Elle cherche le point d'unité, le point de complétude, et, si elle ne le trouve pas, le verdict est sans appel.

Critique d'*incarnation*, au sens où, pour les catholiques, ce mot désigne « la mystérieuse jonction entre l'âme et le corps dans l'homme ». Il s'agit moins de portraits en somme que de figures exemplaires que le jeune critique qui fait ses armes (il a 26 ans lorsqu'il publie en 1935, chez Plon, ce recueil d'articles) va pouvoir ériger en modèles. Ces figures, peut-être qu'il les recompose en partie, et même qu'il les réinvente ? On pourrait paraphraser Maurras et parler de *criticisme organisateur* : définition d'une méthode où l'empathie est au service d'une volonté de mise en cohérence de tout l'être.

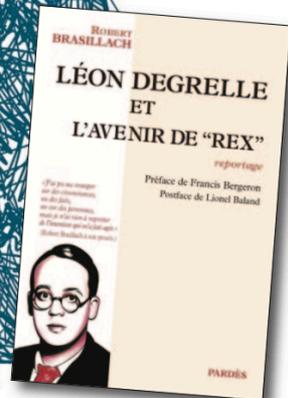
Il s'ensuit que Brasillach a horreur de tout ce qui peut ressembler à de la confusion, à de la non-coïncidence, à de la contradiction non résolue : il y a là pour lui, notons-le, une véritable impossibilité. Il devient impitoyable lorsqu'il perçoit chez un écrivain cette marque d'inauthenticité qui renvoie pour lui à une forme d'imposture : ce sont les portraits de Drieu, Malraux, Morand, Delteil et Guéhenno. Sans oublier Cocteau : « Connaissions-nous son véritable visage ? », s'interroge Brasillach – et la question contient à la fois la réponse et le verdict. Cocteau multiplie

les masques, ne cessant de s'inventer. Mais Brasillach conteste qu'il puisse y avoir richesse « à ne tenir à rien d'essentiel, à ne trouver aucun essentiel en soi »... Chez Morand, il condamne l'écrivain qui trop souvent se contente de suivre la mode. Chez Delteil, il pointe un délire verbal qui dissimule une indigence de pensée. Quant à Drieu et Malraux, dans des camps différents, ils représentent ce que Brasillach déteste le plus : le flou idéologique, un « goût malsain de l'héroïsme ».

● Robert Brasillach, *Portraits - Chroniques littéraires*, Préface de Peter Tame, éditions Pardès, 2020, 220 pages, 18 euros. ▶



● Robert Brasillach, *Léon Degrelle et l'avenir de "Rex"*, Pardès, 2020, 148 pages, 15 euros. ▶



Robert et Léon

■ **Mario Marchal**
redaction@present.fr

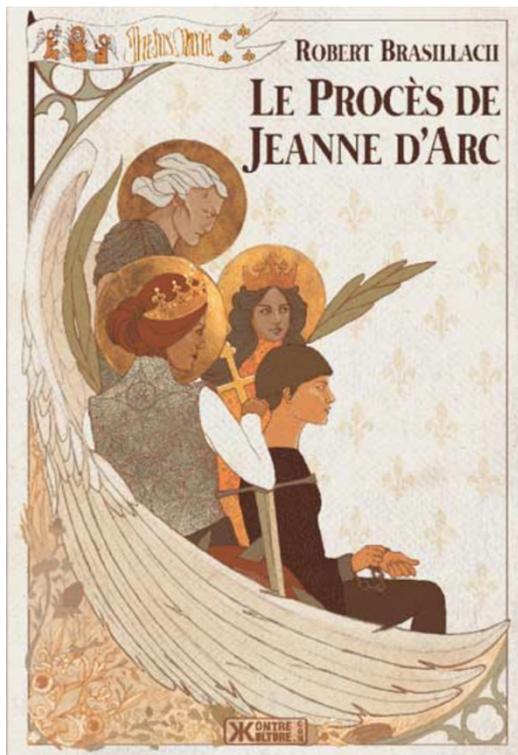
PARMI LES ÉCRITS DE BRASILLACH que la maison Pardès a choisi de rééditer, ce petit bouquin (augmenté d'une passionnante préface de Francis Bergeron – on ne lui fera pas l'affront de le présenter à nos lecteurs – et d'une postface qui rappelle les sources littéraires du chef de Rex, rédigée par Lionel Baland) pourrait passer en sourdine, voire se noyer dans la masse littéraire, tant l'œuvre de cet écrivain est foisonnante de perles romanesques. Mais ici on est confronté à une autre facette de Brasillach, celle de journaliste politique et chroniqueur d'une épopée nationaliste qui a été la véritable fièvre de l'Europe entre les deux guerres.

En reporter, certes engagé mais soucieux de l'exactitude de ses sources, notre Tintin (permettez-moi ici d'inverser les rôles avec le sujet de son enquête) entame un voyage dans cette Belgique si proche et si exotique à nos yeux de Français, à la recherche d'un jeune homme qui est en train de bâtir sa légende : Léon Degrelle.

Brasillach ne se contente pas de nous décrire la fulgurante et inattendue transformation de Rex, petite maison d'édition catholique animée par des étudiants idéalistes, en parti politique capable de mobiliser les masses populaires et de dicter l'agenda politique du royaume.

Il veut savoir où le jeune Léon puise ses ressources morales et son infatigable sourire conquérant. Degrelle lui dit tout : de son enfance heureuse dans la petite ville de Bouillon, de son lien personnel et familial avec la France, de ses voyages sans un sou en poche (notamment en Amérique latine pour raconter les Cristeros), de ses engagements d'étudiant, de ses passions littéraires, et enfin – dans cette voiture qu'il conduit à vive allure au retour d'un meeting – il lui parle de l'avenir : de Rex, de la Belgique, de l'Europe et de ces jeunes audacieux qui s'appelaient simplement Robert ou Léon.

Présent, 3 octobre 2020



Robert Brasillach laisse une œuvre littéraire immense. Romans, poésie, théâtre, essais, reportages, il a touché aux différents exercices de style avec un même succès. Son Anthologie de la poésie grecque fait toujours référence. Son récit de l'épopée des Cadets de l'Alcazar se lit comme un reportage haletant. Ses Poèmes de Fresnes parviennent encore à émouvoir.

Kontre Kulture vient de rééditer – avec une très belle illustration de couverture – *Le procès de Jeanne d'Arc*, transcription fidèle et complète des interrogatoires de Jeanne lors de son procès à Rouen en 1431, qui la vit, à 19 ans, condamnée à être brûlée vive. Cinq cents ans après ce procès inique, Robert Brasillach établissait ce texte et en rédigeait une superbe préface d'une vingtaine de pages intitulée Pour une méditation sur la raison de Jeanne d'Arc.

« On sait que, du procès de condamnation de Jeanne d'Arc, qui avait été interrogée en français, il nous reste une copie de la minute originale, qui

comprend la dernière séance des interrogatoires publics, les interrogatoires secrets, et les réponses de Jeanne aux autres audiences. C'est-à-dire que les paroles elles-mêmes de Jeanne nous ont été conservées autant que cela se pouvait pour la plus grande partie du procès. Afin de rendre la lecture plus aisée, nous avons, comme on l'a fait pour le théâtre, traduit ou repris à la première personne tout ce qui se trouvait à la troisième dans les textes authentiques. Nous avons supprimé toutes les délibérations des juges, ainsi que les lettres au Roi ou à l'Université, et le texte du jugement. Ce sont les paroles de Jeanne qui nous importent. »

Robert Brasillach.

Éditions Kontre Kulture, 148 pages, 14,50 euros.

<https://kontrekulture.com/articles/le-proces-de-jeanne-darc-robert-brasillach/>

Le Procès de Jeanne d'Arc,

par Robert Brasillach, Kontre Kulture, 2020.

■ Francis Bergeron
francis-bergeron@present.fr

ENCORE BRASILLACH ? Oui, encore Brasillach, pour signaler une nouvelle édition de son *Procès de Jeanne d'Arc*. Si nous évoquons souvent Brasillach, ces derniers temps, ce n'est pas pour célébrer un « auteur nazi » (comme l'écrivait récemment un chroniqueur inculte de *Libération*, qui ne s'aviserait pas de définir Aragon comme stalinien, ou Sartre comme polpotiste), c'est parce que son œuvre littéraire – et politique aussi – est magistrale et que, à l'occasion de l'entrée dans le domaine public de ses écrits, tout est réédité en ce moment.

Le compte rendu du procès de Jeanne d'Arc n'est évidemment pas un texte de Brasillach lui-même. Il en a fait la préface, il a présenté et ordonné une nouvelle version. Ce travail d'érudition et de passion était paru en 1932 chez l'éditeur Alexis Redier. Gallimard l'avait réédité en 1941. Mais, notent les *Cahiers des amis de Robert Brasillach* (cahier n° 28, été 1983), l'étude de Brasillach était « introuvable en librairie [...] L'admirable collection des *Œuvres complètes*, au Club de l'honnête homme, étant épuisée, ceux qui détiennent ce texte sont des privilégiés ». En 1998, les Editions de Paris le rééditèrent avec une préface de François Bluche. Mais la réédition de Kontre Kulture est bienvenue, d'autant que la

couverture est illustrée d'un joli dessin en couleurs (Jeanne d'Arc enchaînée) façon Mucha.

L'édition originale de 1932 paraît alors que Brasillach accomplit son service militaire. Ce qui explique que le livre passa plutôt inaperçu, et qu'il ne s'imposa qu'au fil des ans. Ajoutons à cela que le service de presse de l'éditeur avait été « assez fantaisiste », selon le témoignage de Maurice Bardèche. Ni *L'Action française* ni *La Revue universelle* ne rendront compte de l'ouvrage. Il faut se reporter au cahier 28 cité plus haut pour trouver des textes (généralement inédits) de Jacques Vier, Willy-Paul Romain, Georges Blond, Maurice Bardèche, notamment. ▀



Présent, 24 octobre 2020

Index

du Bulletin de l'Association des Amis de Robert Brasillach, n°149, Automne 2020

Auteurs :

Bergeron (Francis) : 149/39
Berthier (Patrick) : 149/31-35
Brasillach (Robert) (lettres autographes des 30 novembre 1939 et 5 août 1943) : 149/16-19
Cousteau (Jean-Pierre) : 149/3 ; 149/6
Cousteau (Pierre-Antoine) : 149/5-6
Cousteau (Pierre-Antoine) (photos prises lors d'un voyage en Espagne avec Maurice Bardèche et Robert Brasillach, 1938) : 149/20-26
Dantal (Didier) : 149/38
Davis (Jeff) : 149/8
Franc (François) : 149/30
Gattegno (David) (entretien) : 149/30
Junod (Philippe) : 149/2
Lacroix-Riz (Annie) : 149/9-11
Laudelout (Marc) : 149/7
Marchal (Mario) : 149/38
Spieler (Robert) : 149/36-37
Tilly (Marine de) : 149/7

Noms :

Cousteau (Jacques-Yves) (photo) : 149/27
Cousteau (Pierre-Antoine) : 149/1-28
Guillemin (Henri) : 149/31-35
Proust (Marcel) : 149/7

Institutions, Mouvements, Salles de spectacles, etc. :

Cercle Édouard Drumont (Conférence du 2 octobre 2020, Paris) : 149/6

Médias audiovisuels et Internet :

"HenriGuillemin.org" (« Les Ami(e)s de Henri Guillemin ») : 149/31-35
"Initiative-Communiste.fr" (28 juillet 2019) : 149/11
"Jeune-Nation.com" (18 mars 2018) : 149/8
"Jeune-Nation.com" (27 octobre 2020) : 149/6
"Traces-ecrites.com" : 149/16-19
Wikipédia : 149/3

Titres :

Après le déluge (Pierre-Antoine Cousteau ; Éditions Déterna, 2007) : 149/12
Bulletin cêlimien (Le) (n°357, novembre 2013) : 149/7
En ce temps-là... (Pierre-Antoine Cousteau ; Éditions Déterna, 2004) : 149/12
Je Suis Partout (photo de la conférence du 3 mai 1942 à Magic-Cyte) : 149/27
Je Suis Partout (photo de Pierre-Antoine Cousteau lors du procès de JSP) : 149/28
Je Suis Partout (unes des 17 février 1939, 9 juin 1944 et 23 juin 1944) : 149/13-15
Journal d'un homme occupé (Robert Brasillach ; Éditions Pardès, 2020) : 149/29-30
Léon Degrelle et l'avenir de "Rex" (Robert Brasillach ; Éditions Pardès, 2020) : 149/38
Mines de rien ou Les grandes mystifications du demi-siècle (Pierre-Antoine Cousteau ; Éditions Déterna, 2004) : 149/12
Non-épuration en France de 1943 aux années 1950 (La) (Annie Lacroix-Riz ; Éditions Armand Colin) : 149/9-11
Notre avant-guerre (Robert Brasillach ; Éditions Pardès, 2020) : 149/29-30 ; 149/36
Pierre-Antoine Cousteau, Un journaliste engagé (1932-1944) (Benoît Lœuillet ; Éditions Henry Coston) : 149/4
Petit Parisien (Le) : 149/5-6
Point (Le) (n°2150, 28 novembre 2013) : 149/7
Portraits. Chroniques littéraires (Robert Brasillach ; Éditions Pardès, 2020) : 149/37-38
Présent (18 septembre 2020) : 149/30
Présent (3 octobre 2020) : 149/38
Présent (24 octobre 2020) : 149/39
Procès de Jeanne d'Arc (Le) (Robert Brasillach ; Éditions Kontre Kulture, 2020) : 149/39
Proust Digest (Pierre-Antoine Cousteau ; Éditions Via Romana) : 149/7
Rivarol (n°2440, 3 septembre 2020) : 149/37
Rivarol (7 octobre 2020) : 149/36